VOID BLEE

Pamph.
Canada
Hist.
M.

DU LAC STUART

A L'OCÉAN PACIFIQUE

LIBRARY
DEC 27 1904
UNIVERSITY OF TORONTO

PAR

LE R. P. A.-G. MORICE. O. M. I.,

Missionnaire en Colombie Britannique.

Extrait du « Bulletin de la Société Neuchâteloise de Géographie », Tome XV, 1904.

NEUCHATEL
IMPRIMERIE PAUL ATTINGER
1904

DU LAC STUART

A L'OCÉAN PACIFIQUE

PAR

R. P. A.-G. MORICE. O. M. I.,

Missionnaire en Colombie Britannique.

Extrait du « Bulletin de la Société Neuchâteloise de Géographie », Tome XV, 1904.

NEUCHATEL

IMPRIMERIE PAUL ATTINGER

1904

DU LAC STUART A L'OCÉAN PACIFIQUE

PAR LE

R. P. A.-G. MORICE, O. M. I.,

Missionnaire en Colombie Britannique.

Au cours de l'année 1897, M. C. Knapp terminait une revue de mon livre *Au Pays de l'Ours noir*[1] en souhaitant que « de retour dans ma lointaine mission, je réunisse les matériaux d'un volume aussi intéressant que celui dont il venait d'essayer de rendre compte[2] ». Bonne note a été prise de ce vœu. En attendant qu'il puisse se réaliser, les circonstances m'ont amené à offrir à la Société Neuchâteloise de Géographie un travail de moindre importance, bien que peut-être d'actualité non moins grande. Admis dans son sein à titre gracieux, j'ai naturellement cherché à payer ma dette de reconnaissance et me suis rappelé que j'avais encore en portefeuille des notes d'un voyage d'exploration à partir du centre de ma mission, sur le lac Stuart, jusqu'à l'une des nombreuses baies ou fiords qui découpent les côtes de l'Océan Pacifique à la latitude où je vis depuis tantôt vingt ans. C'est ce journal de voyage que je me permets de soumettre aujourd'hui à la Société.

D'un autre côté, comme notre pays est très probablement une *terra incognita* pour la grande majorité des lecteurs du

[1] Chez Mme Ve Briguet, Paris, Rue de Rennes, 82.

[2] *Bulletin de la Société Neuchâteloise de Géographie*, tome IX, 1896-1897, page 202.

Bulletin. puisqu'il est resté peu connu même des géographes les plus récents, je n'ai cru pouvoir mieux faire que d'accompagner mes notes d'un fragment de carte à grande échelle illustrant, avec la contrée dernièrement parcourue, le territoire limitrophe précédemment exploré. Quelques renseignements sur la topographie du pays, certaines explications sur les anciennes cartes de cette partie du monde, ainsi que les raisons qui ont motivé la mienne, fourniront la matière de la première partie de mon petit mémoire.

I

Le Pays et sa Carte

La contrée en question comprend à peine un quart de mon district de missions. Elle est située immédiatement au Sud-Ouest du lac Stuart, belle pièce d'eau qui peut être considérée comme le centre géographique de la Colombie Britannique. Centre géographique, ai-je dit, topographique serait plus correct, car, jusqu'en ces dernières années, les connaissances des géographes ne s'étendaient guère plus loin que le bassin du lac Stuart, au Nord duquel toutes les cartes portent encore la mention : « pays inexploré ». Or les sources de la Nétchakhoh et le bassin de son cours supérieur étant, au double point de vue économique et ethnographique, une région presque absolument déserte et tout à fait en dehors des voies de communication ordinaires, ce coin de l'Amérique est demeuré jusqu'ici négligé des géographes.

Si je ne me trompe, la première carte qui essayât de donner une idée de ce pays, ne date que de 1871. Elle fut dressée par les soins de feu M. Trutch, alors ministre des Travaux publics de la Colombie Britannique. C'est un travail consciencieux, finement exécuté et assez correct en ce qui concerne le Sud de la province. Mais relativement au territoire qui nous occupe, cette carte doit être considérée comme une quantité négligeable et, à vrai dire, elle ne prétend pas à autre chose, puisqu'elle le couvre de grands lacs aux formes fantastiques,

tous en pointillé et sans autres noms ou mentions que *lake country*, pays de lacs. Le lac Français lui-même y est en pointillé, et le cours de la haute Nétchakhoh y est raccourci de plus de moitié. Deux autres détails achèveront de démontrer son peu de valeur en ce qui regarde le pays qui nous occupe. Cette carte assigne juste le double de la longueur du lac Fraser à la rivière qui relie cette pièce d'eau au lac Français, tandis qu'elle n'en a que la moitié, et le lac Hehn, au lieu d'être, avec le lac Vert dont l'existence n'est même pas soupçonnée, la source de la rivière la Boue qui se jette dans la basse Nétchakhoh, y est représenté comme la source de la rivière Noire (*Black Water*) qui tombe immédiatement dans le Fraser, la grande artère fluviale de la Colombie Britannique, presque un degré plus au Sud.

En 1874, M. Marc Smith, ingénieur au service de la Compagnie du chemin de fer Canadien-Pacifique, fit le trajet entre les lacs Fraser et Sainte-Marie, puis, longeant la rive septentrionale de ce dernier, se rendit au Sud-Sud-Ouest jusqu'à la rivière Dean ou Saumon, où je devais moi-même le suivre dix ans plus tard. A l'exception du lac Sainte-Marie dont il ne put même relever correctement les rives puisqu'il ne le suivit que par terre et à une certaine distance, il eut le désavantage de couper en travers les systèmes hydrographiques qu'il rencontra, et ne put guère ajouter au contingent de données géographiques déjà acquises. Le résultat de cette exploration partielle se trouve consigné dans la carte géologique du Dr G.-M. Dawson, publiée en 1875-76. Nous aurons l'occasion d'en reparler lorsqu'il sera question des altitudes.

Dans le cours de l'automne 1876, un autre ingénieur du nom de Cambie traversa, dans l'intéret de la même compagnie, le lac Français dans presque toute sa longueur, puis se rendit, à travers bois, au lac auquel j'ai donné son nom ; il remonta la vallée de la rivière Bleue jusqu'à un point culminant d'où il *crut* apercevoir dans le lointain une partie du lac que je devais plus tard nommer lac Émeraude. Revenant sur ses pas, il descendit en radeau le lac Cambie et son système hydrographique ainsi qu'une partie de la haute Nétchakhoh jusqu'à un point où il prit la tangente pour se rendre directement à Quesnel, en dehors de notre district.

Dès lors, les cartes commencent à prendre des formes se

rapprochant quelque peu de la réalité. Les grandes lignes des lacs Français et Cambie sont reproduites avec assez d'exactitude, et le tracé de la Nétchakhoh proprement dite devient presque correct. Ce qui n'empêche pas que la source de cette rivière ne soit placée, même sur la carte de J.-H. Brownlee, publiée en 1893, tout près de la rivière Noire et considérablement au Sud du triangle lacustre d'où le fleuve sort en réalité. Ce réseau de lacs reste aussi à l'état problématique.

Le Dr Dawson, mort directeur du Bureau de Géologie à Ottawa, avait précédé M. Cambie d'un an sur le lac Français, et sa carte géographique [1] rend assez bien la configuration du littoral de cette grande pièce d'eau, sans pourtant entrer dans aucun détail. Savant aussi modeste que distingué, qui daigna m'honorer de son amitié, géologue de profession, mais ethnographe, philologue et géographe à ses heures, le Dr Dawson apportait la plus grande conscience dans tout ce qu'il entreprenait ; il est à regretter qu'il n'ait pu pousser au Sud et recommencer au plus grand bénéfice de cette région le travail qu'il venait de mener à bien relativement à la contrée située entre les Territoires du Nord-Ouest canadien et le lac Stuart. Le relevé de son itinéraire, tel qu'il se trouve sur sa carte, beau travail au 1 : 500 000 en plusieurs feuilles, est des plus instructifs [2]. Mais, comme je viens de le dire, celle-ci s'arrête au lac Français, à moins que nous ne mettions en ligne de compte le lac Peters qu'elle donne en pointillé, sans formes ni proportions même approximativement correctes.

Nous arrivons maintenant à la carte de MM. Poudrier et Gauvreau, résumant le résultat d'excursions, réelles ou supposées, faites dans ce pays au cours de l'année 1891. C'est la seule carte qui se cantonne dans les limites de mon district de missions et, bien que la plus spéciale et la plus restreinte dans

[1] Différente de celle dont il a déjà été question.

[2] Les lignes qui précèdent étaient écrites quand j'ai reçu la visite d'un voyageur qui vient de refaire, de l'Est à l'Ouest, et *vice versa*, l'itinéraire du Dr Dawson. Or, ce monsieur se plaint amèrement du peu d'exactitude de la carte en question, ce qui prouve une fois de plus que l'adage *errare humanum est* s'applique à d'autres qu'aux ignorants. Les remarques de mon visiteur m'ont rappelé certaine critique du même genre dont on m'avait fait part autrefois, mais à laquelle je n'avais pas alors attaché l'importance à laquelle je sais maintenant qu'elle avait droit.

le périmètre qu'elle embrasse, c'est de beaucoup la moins exacte. Elle est grossièrement dessinée et fourmille d'erreurs. Pour me borner au seul territoire actuellement en question, on y indique le plateau chilcotin trois degrés trop au Nord ; les cinq lacs qui, sans compter le lac Émeraude, forment la source septentrionale de la Nétchakhoh, y sont réduits à un seul[1] ; les rivières Endakhoh et le déversoir du lac Français y sont représentés comme ayant deux embouchures distinctes dans le lac Fraser, etc., etc. Inutile de parler de la chaîne de lacs qui forment la source méridionale de Nétchakhoh qu'aucun Blanc n'avait explorés ou même simplement visités avant mes voyages, pas plus que le lac Émeraude et son émissaire, ni le système fluvial et lacustre qui coupe en deux parties inégales l'immense presqu'île formée par les chaînes de lacs dont les lacs Dawson et Morice sont les têtes respectives. Rien de tout cela ne paraît sur la carte de Poudrier, ni même sur les cartes plus récentes, ou bien ce qui rappelle vaguement l'existence de ces éléments géographiques s'y trouve représenté avec des formes ou dans des positions impossibles à reconnaître.

Quant à l'orographie du pays, à part la chaîne des Monts de la Côte, nos cartographes ne nomment qu'une seule montagne, celle qu'ils appellent Quantcus (lisez : *Khwantcœz*), je veux dire le mont Wells, auquel on voudrait assigner la majeure partie d'une contrée en réalité coupée de lacs et de rivières.

Un autre détail relatif à la carte de Poudrier. Ce monsieur me fit, à mon insu, l'honneur de donner mon nom à un cours d'eau qui coule à peu de distance au Nord-Ouest du lac Français et qui, en réalité, n'est autre que la Buckley, tandis qu'il prit pour la source de cette dernière une rivière de caractère tout à fait différent. Or il me paraît incompréhensible qu'une personne un tant soit peu au courant de l'hydrographie de notre pays ait pu tomber dans une pareille erreur. La Buckley est une rivière de montagnes bien connue, un torrent aux eaux savonneuses et fortement chargées d'alluvion, tandis que ce que M. Poudrier prenait pour sa source est un modeste cours d'eau aux eaux noirâtres et paisibles dont il n'est pas

[1] Même la dernière carte du gouvernement de la province n'en marque que deux.

nécessaire d'avoir vu le confluent pour être sûr de sa non identité avec la Buckley.

La carte publiée en 1895 par le gouvernement de la province, la dernière qui ait un caractère officiel, a copié cette faute avec une foule d'autres qui ont trait à la partie de mon district non représentée dans ma carte. C'est à tel point que lorsqu'en 1896 un de ses membres me fit l'honneur de me l'envoyer à corriger en vue de reproductions ultérieures, je dus m'excuser en déclarant que le tracé en était si défectueux qu'il me paraissait préférable de dresser du pays une carte entièrement nouvelle plutôt que de faire une simple revision des anciennes.

Puisque nous en sommes aux derniers travaux honorés de l'*imprimatur* du gouvernement, un petit détail donnera la mesure du soin avec lequel cette partie de la province a été traitée par les cartographes officiels. Les deux dernières cartes, celles de 1893 et de 1895, portent encore le fort Fraser comme étant situé sur la rive méridionale du lac du même nom, alors que cet établissement a été, depuis plus de vingt ans, transporté sur la rive Nord de cette pièce d'eau, changement que, par extraordinaire, M. Poudrier a constaté en 1891.

Pour en revenir au travail de MM. Poudrier et Gauvreau, c'est cette même carte qui, de concert avec le rapport qui l'accompagnait, aurait voulu transformer nos solitudes en terres arables ou, pour le moins, en pâturages propres à l'élève des bestiaux. Les dires d'Indiens peu véridiques et, du reste, incompétents en pareille matière, non moins, probablement, que les désirs du gouvernement d'alors, étaient certainement responsables de pareilles assertions, beaucoup plus que l'observation personnelle des cartographes eux-mêmes. Alléchés par ce rapport couleur de rose, un certain nombre d'émigrants nous arrivèrent un printemps pour décamper aussitôt qu'ils se furent rendu compte de l'état réel du pays. Pas un seul, et pour cause, ne nous est resté. Car, sans parler du climat qui, à cause de l'altitude non moins que de la latitude, est très rigoureux, il ne faut pas oublier que si la Colombie Britannique, prise dans son ensemble, a mérité le titre d'« océan de montagnes », le territoire qui nous occupe ne fait point exception à la règle. Parcourez-le dans tous les sens, et vous ne trouverez guère que deux choses : des lacs et des montagnes. Là où les uns font défaut, vous êtes presque sûr de trouver les autres.

Et, à ce propos, il est peut-être bon de noter que les indigènes ont, dans leur langue, deux mots distincts, *cyœs* et *tzœlh*[1], comme équivalents de notre terme « montagne ». Le premier a trait aux éminences de caractère moins prononcé et invariablement couvertes de forêts, tandis que le second s'emploie pour définir les élévations de nature alpestre, aux cimes dénudées et généralement rocheuses et dépassant toujours la limite du bois qui, chez nous, se trouve à environ 5200 pieds d'altitude (1580 mètres). Ces dernières, sans être absolument d'une grande élévation comparées aux hautes montagnes d'Asie et même d'Europe, se font presque toujours remarquer par leurs formes fantastiques, leur aspect pittoresque et leur difficulté d'accès. Dans le district représenté par ma carte, les tzœlh ne se trouvent guère que dans le voisinage des monts de la Côte, chaîne de montagnes parallèle à l'Océan Pacifique et, bien loin à l'Est, aux Montagnes Rocheuses.

Quant à nos lacs, ils présentent tous les caractères des lacs de montagne, profonds et généralement peu larges. Ce sont, pour la plupart, des vallées submergées. Ils nourrissent presque toujours d'excellent poisson : deux espèces de truites, *Salvelinus namaycush* (Walbaum) et *Salmo purpuratus* (Pallas) ; le poisson blanc (*Coregonus clupeiformis,* Mitch.) et une multitude de carpoïdes.

Bien qu'il ne soit pas indigène à nos lacs, je ne saurais taire le plus important au point de vue économique, je veux dire le saumon du Pacifique (*Oncorrhrrynchus nerka,* Walb.). Il pénètre annuellement vers la mi-août, quelquefois en quantités immenses, dans une partie du bassin de la haute Nétchakhoh, mais il ne peut franchir la série de rapides et de chutes qui rendent la navigation impossible, même au canot, immédiatement en dessus du confluent de l'émissaire du lac Sainte-Marie. Il ne peut pas davantage atteindre ce lac, arrêté qu'il est dans sa course ascendante par les hautes cascades de la rivière du même nom. Le saumon, c'est le pain quotidien du Déné. Coupé en tranches, tailladé et fumé, il se conserve des années.

La manière de le prendre varie selon la localité et la nature

[1] *C* correspond ici au *ch* français, *œ* à l'*e* de *je, te, le*, etc. et *lh* représente une *l* sibilante qu'il faut avoir entendu prononcer pour avoir une idée exacte de sa valeur.

du cours d'eau qu'il fréquente. Ici, le déversoir du lac Stuart est coupé, d'un bord à l'autre, d'une barrière donnant accès, de distance en distance, à de longs paniers cylindriques en forme d'entonnoir dans lesquels le poisson se presse sans pouvoir sortir. Le long de la Nétchakhoh, des trappes, de forme un peu différente, sont disposées sur les bords avec un résultat presque aussi satisfaisant. Ailleurs, l'Indien profite des chutes de rivières de moindre importance et suspend au-dessus un treillis large de deux ou trois mètres et recourbé dans sa partie inférieure en forme de crémaillère. Arrêté par l'obstacle, le saumon, en essayant de franchir la chute, vient donner contre le treillage qui lui barre le chemin et retombe captif dans le panier formé par le fond de l'appareil.

Le gros saumon blanc (*O. Chavicha*) est moins abondant; on le capture presque toujours au moyen du dard ou du harpon.

Considérée dans ses principaux représentants, la flore est assez peu variée. Les conifères dominent presque partout. Ce sont des pins et des sapins (*Pinus contorta*, *Abies nigra* et *A. balsamea*) ou bien encore, dans une certaine région, le *fir* ou pin Douglas (*Pseudotsuga Douglassii*), ce géant de nos forêts, un bel arbre au bois dur et cassant. Par-ci par-là, des peupliers trembles et des liards (*Populus tremuloides* et *P. balsamifera*) les remplacent dans les sols plus humides et, avec d'autres arbustes tels que les saules (*Salix longifolia*) et les aunes (*Alnus rubra*), leur feuillage, de couleur plus gaie, tranche quelque peu avec la teinte sombre des conifères.

Plus rarement encore, trembles et saules s'éclaircissent, s'éloignent de plus en plus ou bien disparaissent momentanément, laissant la place à de grandes plantes comme l'épilobe (*E. angustifolium*), la berce (*Heracleum lanatum*), la vesce (*Vicia americana*) et d'autres graminées. Nous avons alors ce qu'on décore dans le pays du nom de prairie. Par ailleurs, aucun arbre fruitier. Plusieurs variétés de petites baies, airelles et myrtilles dont il est superflu de dresser la liste, en tiennent lieu.

Chacun de nos arbres a un habitat aussi distinct que constant. Tandis que le pin Douglas ne croît guère que dans un terrain montueux et très sec, le sapin noir préfère un sol tapissé d'une couche de mousse qui y entretient une humidité perpétuelle. Une autre espèce d'*abies*, assez rare et inconnue, je

crois, des botanistes, renchérit encore sur l'*abies nigra* et ne se trouve bien que dans les bas-fonds marécageux. Quant au pin noir (*P. contorta*), sa rencontre est toujours saluée avec joie par le voyageur perdu dans la forêt ou fatigué des fourrés du sapin aux racines innombrables et des inégalités du sol dans lesquelles il se complaît. Outre que ce pin est rempli d'une résine qui le fait brûler même avant d'être sec, sa présence est toujours l'indice d'un terrain sablonneux, généralement plat et uni, et souvent recouvert de la plante à fumer (*Arctostaphylos uva-ursi*). Par contre, les chevaux non ferrés sont assez éprouvés par le terrain rempli de cailloux, presque toujours granitiques, à peine cachés par le sable à la surface duquel ce pin étend ses racines.

Le peuplier tremble demande un sol plus riche, et la couche annuelle de ses feuilles mortes lui crée, rapidement, un terreau qui pourrait être utilisé par l'agriculture. Quant à son congénère, le liard (*P. balsamifera*), son apparition dans le lointain laisse presque toujours deviner le voisinage immédiat d'un lac ou d'une rivière, dans l'alluvion desquels il déploie le réseau de ses immenses racines. Cette circonstance facilite à merveille le lancement à l'eau des canots qui sont aujourd'hui exclusivement taillés dans le tronc de cet arbre[1].

Un autre arbre très important aux yeux de l'Indien est le bouleau (*Betula papyracea*). Tous les vases et ustensiles de nos Porteurs sont confectionnés avec son écorce, à laquelle des coutures en racine fibreuse de sapin donnent la forme voulue. Son bois est presque aussi utile. Il sert à fabriquer ces planches minces et recourbées en volute que les Anglais appellent *toboggans* ou traîneaux à chiens. Là-dessus l'Indien lace son maigre bagage que traînent trois chiens aujourd'hui de race très mêlée, précédés le plus souvent d'un sauvage en raquettes.

Celles-ci, on le sait, sont des cadres de bois ayant peut-être, au

[1] Comme dans presque toute l'Amérique du Nord, les canots de nos sauvages étaient originairement en écorce de sapin. Il y a quelque 70 ou 80 ans, une bande d'Iroquois, ayant traversé les Montagnes Rocheuses, s'était avancée jusqu'au lac Thatla, au Nord du lac Stuart. Les deux canots de bois qu'ils montaient excitèrent la curiosité, puis la convoitise des Porteurs qui massacrèrent les Iroquois et s'emparèrent de leurs canots qu'ils descendirent ici. Ces deux embarcations servirent de modèle au premier canot de bois fabriqué par nos sauvages.

centre, 45 centimètres de largeur sur 1 mètre 20 de longueur, effilés aux deux extrémités et remplis d'un treillage en lanières de peau de caribou qui empêche le pied de trop enfoncer dans la neige. Ces cadres ou châssis ont maintenant leur extrémité antérieure recourbée en l'air, et les plus estimés sont en bois d'érable des montagnes (*Acer glabrum*).

En montagne, un bâton muni, dans sa partie inférieure, d'un cercle garni d'un semblable treillis rend, en hiver, le service analogue au chasseur indigène que les raquettes à ses pieds. Il a même parfois un avantage que ne possèdent point ces dernières. Une boucle passée dans la partie supérieure sert d'appui, par l'intermédiaire du bras gauche, au canon de son fusil que sa main rendue tremblante par l'échauffement résultant d'une longue course ne pourrait tenir assez fermement.

L'épaisseur de la neige varie dans nos parages entre un mètre dans la plaine et huit ou dix mètres dans la montagne, ou plutôt dans les cols ou défilés entre deux montagnes. J'ai constaté ici, Mission du lac Stuart, deux jours de suite, 53° Fahrenheit, soit 47° centigrades environ au-dessous de zéro ; mais c'était là un froid exceptionnel. Il est pourtant assez commun de trouver le mercure gelé le matin, quoique, dans ces dernières années, nos hivers semblent se faire moins rigoureux.

La faune n'est guère plus variée que la flore, mais ses représentants sont encore nombreux. Parmi les animaux à fourrure, le castor (*C. fiber*, Linn.), bien qu'ayant beaucoup diminué, reste le plus important, à moins qu'on n'excepte le renard (*Vulpes vulgaris*) dont la peau atteint, comme on le sait, un prix fabuleux quand le poil en est noir ou argenté [1]. D'autres quadrupèdes, dont la fourrure varie considérablement de prix selon l'espèce ou les fluctuations du marché, sont l'ours noir (*Ursus americanus*) dont la chair est aussi très recherchée, et le terrible ours gris (*U. horribilis*), moins estimé comme fourrure et redouté même des aborigènes, sans oublier la martre (*Mustela martes*), le pécan (*M. canadensis*) que nos Indiens appellent une grosse martre, la loutre (*Lutra canadensis*), le

[1] A l'encontre de ce que s'imaginent nombre de chasseurs, des renards noirs, argentés, rouges ou croisés se trouvent fréquemment dans la même portée.

lynx (*Felis canadensis*) et d'autres fauves de moindre importance. L'ours blanc des régions arctiques ne descend point jusqu'à nous. Par contre, nous avons des ours noirs qui sont blancs. Ce sont, on le devine, des cas d'albinisme plus fréquents dans nos déserts qu'on ne pourrait le croire. Quant à notre ours brun, ce n'est qu'une variété du noir et non point une espèce distincte comme en Europe.

Le gibier sans fourrure et que l'Indien chasse uniquement en vue de l'alimentation consiste presque exclusivement dans l'orignal (*Alce americanus*) et le caribou (*Rangifer caribou*). Ces deux nobles animaux sont, du moins, les principaux représentants de ce qu'on est convenu d'appeler, dans le pays, le grand gibier. Ce sont des espèces de cerfs qui ne se rencontrent guère que sur certaines montagnes en hordes comptant de deux ou trois individus à une centaine de têtes. On les chasse à courre, ce qui exige beaucoup d'adresse et d'agilité de la part des Indiens. Le chevreuil (*Cariacus virginianus leucurus*), maintenant assez nombreux le long de la Basse Nétchakhoh, tend à remonter le bassin de cette rivière ; dans ces derniers temps, on l'a même rencontré près de la rivière Stuart. On le chasse depuis plusieurs années dans le voisinage de l'extrémité nord du lac de ce nom. Moins abondants que le caribou et l'orignal et de plus difficile accès sont le mouflon (*Ovis montana*) et la chèvre sauvage (*Capra americana*) dont l'habitat est restreint aux flancs escarpés des montagnes du genre *tzælh*. Ce sont les chamois de l'Amérique du Nord. Non loin de leurs retraites se tiennent aussi deux espèces de marmottes (*Arctomys caligatus* et *A. monax*) dont la première surtout est très prisée des aborigènes. Sa chair est excellente, et sa peau sert à la confection de manteaux ou couvertures très appréciés pendant nos voyages d'hiver.

Enfin, *the last but not the least* [1], nos forêts donnent encore asile au lièvre américain (*Lepus americanus*) qui est chez nous le gibier du pauvre, c'est-à-dire de la veuve et de l'orphelin, puisqu'il n'est pas nécessaire de posséder une arme à feu pour s'en emparer. On connaît les particularités de ce lièvre : gris en été, il devient, en hiver, d'un blanc qui le fait confon-

[1] « Le dernier mais non le moindre. »

dre avec la neige au sein de laquelle il gîte[1]. Un autre détail peut-être moins connu, est sa disparition périodique tous les sept ans environ, suivie, quelque temps après, d'une augmentation progressive, précédant une nouvelle disparition ou émigration. Les Indiens croient, à tort apparemment, à la dernière hypothèse.

A l'exception des plus gros animaux, les différents quadrupèdes ci-dessus énumérés se prennent à des pièges d'invention indigène qui dénotent une assez grande ingéniosité. Un certain nombre tombent aussi, à l'occasion, sous le plomb du chasseur.

Une revue des ressources alimentaires du pays serait incomplète sans une mention des oiseaux aquatiques que nous amènent chaque printemps et chaque automne. Quatre espèces d'oies sauvages et peut-être vingt espèces de canards visitent annuellement nos lacs et nos rivières et varient, pour un temps, notre régime quotidien. Mais comme l'Indien apprécie généralement moins la qualité que la quantité, l'importance de cette ressource s'efface à ses yeux devant un autre gibier aquatique qui lui arrive au printemps en bandes innombrables. J'ai nommé la grèbe dont une espèce (*Æchmophorus occidentalis*) est très prisée de nos gens. Ces oiseaux aquatiques poursuivant rarement leur route vers le Nord avant que nos lacs soient débarrassés de leur glace, les Indiens leur tendent des filets de pêche à la surface de l'extrémité inférieure du lac qui dégèle toujours la première et où la gent emplumée prend ses ébats. Conduisant ensuite sept ou huit canots, ils cernent la troupe et la poussent dans leurs filets. C'est un exercice très intéressant et très riche en bons résultats, puisque une prise de cent têtes à la fois n'est pas estimée chose merveilleuse. Au lac Gordon, les indigènes en chassent parfois des bandes sur la plage où ils les assomment à coups de bâton, comme on faisait autrefois pour le *great auk* ou grand pingouin, dont la science déplore aujourd'hui la complète extinction.

Je finis ce bref aperçu par où j'aurais peut-être dû le commencer, le côté ethnographique. La partie de mon district représentée par ma carte est aujourd'hui fort peu habitée. De

[1] Cette particularité se reproduit aussi chez la belette (*Putorius vulgaris*).

fait, ce n'est qu'au bord des lacs Fraser, Gordon et Sainte-Marie que vivent encore les restes de la population indigène qui animait autrefois les forêts de ces contrées de la Colombie Britannique. En 1862, la petite vérole y détruisit des villages entiers. Les Indiens qui survécurent, avec leurs descendants, forment aujourd'hui une population de 334 âmes seulement[1]. Une bande d'autres sauvages vient périodiquement au lac Hehn pour y pêcher une petite espèce de saumon lacustre (*O. Kennerlyi*); mais leur lieu d'origine est plus au Sud. Lors de ma visite à cette localité, j'y trouvai cinq familles indigènes qui s'apprêtaient à retourner dans leurs foyers. Sans compter le *Késœl* ou saumon de lac qu'ils avaient journellement consommé, ces indigènes en emportaient environ 39000 pièces desséchées au feu et à la fumée à la façon du saumon ordinaire. Et dire que la rivière qui coulait à leurs pieds en regorgeait encore au point qu'on n'eût guère pu y plonger le pied sans en déplacer plusieurs !

Mais je m'aperçois que le poisson m'entraîne loin des pêcheurs. Ceux-ci sont naturellement des Peaux-Rouges qui appartiennent à la race dénée, appelée mal à propos athabaskane par des ethnographes américains. Ces Indiens font partie de la tribu des Porteurs, mi-nomades, mi-sédentaires, qui pratiquaient autrefois la crémation et dont les femmes devaient constamment *porter* à dos les restes calcinés de leurs défunts maris. Ils vivent de chasse et de pêche, ont une organisation sociale comprenant des « nobles » héréditaires ou chefs de clans, obéissant, en matière de successions, à la loi du matriarcat, et parlant un des idiomes les plus riches et les plus compliqués qui aient jamais servi à exprimer les idées de l'homme.

Pour plus amples informations sur ce sujet, je me permettrai de renvoyer le lecteur familier avec la langue anglaise à mes différentes monographies qu'on trouvera dans la bibliothèque de la plupart des sociétés savantes[2].

[1] Dans ce nombre ne sont pas compris les 185 sauvages qui habitent le village contigu à notre Mission centrale, ni les 40 habitants de Pintché, sur le lac Stuart.

[2] Les plus importantes sont:
The Western Dénés; their Manners and Customs. *Proceedings Canadian Institute*, volume VII.

Quant à l'histoire de ce pays, elle peut se résumer en quelques dates. Lorsque nous aurons dit que le fort Saint-Jacques, sur le lac Stuart, fut fondé une dizaine d'années après la découverte de ces contrées, en 1794, par Sir A. Mac-Kenzie qui voyageait au service de la Compagnie du Nord-Ouest, laquelle devait presque immédiatement fusionner avec la Compagnie de la Baie d'Hudson qui a conservé jusqu'à nos jours le monopole de fait, sinon de droit, de tout le commerce des pelleteries, et que nous aurons rappelé les quelques explorations déjà mentionnées, il ne nous restera plus qu'à ajouter la date de la fondation de notre Mission du lac Stuart (1873) qui dessert la région représentée par ma carte.

Nos « forts » n'ont aujourd'hui de militaire que le nom. Ce sont de simples comptoirs, où les natifs viennent troquer leurs fourrures contre les habits, munitions et provisions dont ils ont besoin.

Il me semble maintenant que ce coup d'œil général sur le district doit suffire. Inutile d'entrer dans des détails topographiques. Sa superficie est assez limitée. Je ne veux pas donner à mon travail plus d'importance que son objet n'en comporte, je dois laisser à ma carte et à mon journal le soin de compléter ce qui peut manquer à l'exposé qui précède. On y verra que, bien que la vraie source de la Nétchakhoh soit le lac Émeraude, ce cours d'eau ne orte le nom que lui donnent Indiens et géographes qu'à partir du lac Huard. Cette rivière, ou pour parler à l'européenne, ce fleuve, roule des eaux claires et verdâtres entre des rives généralement basses et bordées de sombres conifères. Immédiatement à sa naissance comme cours d'eau distinct, il a les dimensions de la Seine à Paris, ou peu

The Déné Languages. *Transactions Canadian Institute*, volume I.
Déné Roots. Ibid., volume III.
Notes on the Western Dénés. Ibid., volume IV.
Three Carrier Myths with Notes and Comments. Ibid., volume V.
Are the Carrier Sociology and Mythology indigeneous or exotic? *Transactions Royal Society Canada,* Section II, 1892.
The Use and Abuse of Philology. *Transactions Canadian Institute*, volume VII.
On the Classifications of the Déné Tribes. Ibid., ibid.
Déné Surgery. Ibid., volume VI.
Who are the Atna? *American Antiquarian*, volume XXIII, nº 5.

s'en faut, et ma sonde me donna là quinze pieds anglais (4,56 mètres) de profondeur.

A ce propos, je ne puis m'empêcher de remarquer ici que le Dr Dawson est bien certainement en deçà de la vérité quand il ne donne à ce cours d'eau que 450 pieds de large (137 mètres) à un point un peu en dessus de la jonction de la rivière Gordon. D'après mon télémètre, il existe certains endroits en amont où il n'a pas moins de 400 mètres d'un bord à l'autre et, à un demi-mille (805 mètres) en amont du confluent de la Gordon, la Nétchakhoh, qui est alors pleine d'îles et élargit ses rives d'une manière anormale, n'a certainement pas moins de 600 mètres d'un bord à l'autre. Son cours, en général, comme du reste celui de la plupart de nos rivières, est passablement irrégulier. On pourrait pourtant lui assigner une largeur moyenne de deux cents mètres. Immédiatement en amont de l'issue du lac Fraser, elle a 17 pieds (5 mètres) de profondeur en eau basse, tandis que la Nétchakhoh inférieure est, par endroits, relativement peu profonde. Ayant suivi ce fleuve de chacune de ses trois sources à son embouchure — ce qu'aucun Blanc ou même sauvage n'a encore jamais fait — je crois pouvoir en parler en connaissance de cause.

J'en viens maintenant à ma carte. Les pages qui précèdent ont laissé deviner sa raison d'être. Elle comporte, en plus de celle du gouvernement, les données suivantes qui lui sont propres :

1° Les vraies sources de la Nétchakhoh, savoir, le lac Émeraude et son effluent, le lac Dawson et son déversoir ainsi que le lac Morice et son bassin. Le journal de voyage ci-après, comme aussi le dernier chapitre de mon livre « Au Pays de l'Ours noir », indiqueront comment je fus appelé à découvrir ces belles pièces d'eau. Tandis que le lac Dawson peut avoir 22 milles de long (35 kilomètres 400 mètres), le lac Morice n'en a pas moins de 52 (83 kilomètres 670 mètres) et l'on verra plus loin que le lac Émeraude en a probablement 23 (37 kilomètres). Chacun de ces lacs est très profond, et leurs eaux sont si claires que le poisson ne peut y abonder faute, probablement, des matières végétales et des organismes inférieurs qui lui sont nécessaires pour vivre et se protéger et auxquels les lacs Français, Sainte-Marie, Fraser et d'autres de moindre importance doivent la couleur foncée de leurs eaux.

2° Le relevé des lacs Radeau, Knapp, Borel, Hallet, Sainte-Croix, Murray, Lejacq, Camsell, Lucas, Sinclair, Vert, etc., que j'ai visités et explorés moi-même et qu'aucune carte n'avait encore dessinés, sans compter plusieurs autres que j'ai décrits d'après les données des Indiens les plus compétents. Connaissant maintenant le soin scrupuleux que j'apporte à ce genre de travail, ceux-ci se sont appliqués à être aussi exacts et aussi minutieux que possible, au lieu de m'expédier à la hâte un croquis quelconque comme ils avaient fait précédemment pour les Blancs qui leur avaient demandé pareil service.

Afin que chacun conserve la part de responsabilité qui lui revient dans la préparation de la dite carte, j'ai cru nécessaire d'indiquer fidèlement mes divers itinéraires. Ce sera plus agréable pour le lecteur de mon journal, et le géographe saura par là distinguer ce que j'ai décrit *de visu* de ce que je n'ai pu observer avec autant de précision.

3° La rectification du littoral et des îles, quand il y a lieu, des lacs Fraser, Peters, Sainte-Marie, Cambie, Simonin, Hehn, Burns et Decker, que les cartes les plus récentes parfois ne donnent que d'une manière approximative, et la reconnaissance comme unités géographiques distinctes, des lacs Plat et Huart ainsi que des chenaux et des îles qui les relient entre eux ou au lac Cambie. Sur la dernière carte du gouvernement, le lac Lejacq ou son équivalent (car ce lac est loin d'y être à sa place) projette au Sud un bras ou baie de plus de six milles de longueur (9 kilomètres 600 mètres) qui n'existe que sur le papier [1] et l'on y donne plus de quinze milles (24 kilomètres) de longueur à son déversoir qui peut en avoir un ou deux (1600 à 3200 m.) au plus. En outre, cette rivière se jette immédiatement dans le lac Huard et non pas dans une pièce d'eau imaginaire comme le portent les cartes.

4° Le tracé très exact du cours de la Nétchakhoh avec ses différents rapides et ses tributaires. Ceux de ces derniers que je

(1) Ce bras de lac se trouve sur toutes les cartes postérieures au voyage de M. Smith, et comme, d'après la carte géologique de Dawson, ce gentleman le doubla à une très faible distance, il y a tout lieu de croire qu'il prit pour une partie intégrante du lac Lejacq une nappe d'eau qui, en réalité, constituait un lac tout à fait distinct. Des recherches subséquentes ont confirmé le bien-fondé de mes suppositions.

n'ai point parcourus — et ils sont sans importance, de simples ruisseaux pour la plupart — n'y sont naturellement donnés que d'une manière approximative.

5° Ma carte contient encore le relevé des principales montagnes qui se trouvent dans le périmètre qu'elle embrasse. J'avouerai en toute simplicité que c'est là un point qui, à mes yeux, a bien son mérite, puisque chez nous les collines et les montagnes sont si nombreuses que le relevé ne laisse pas d'en être très compliqué. Je ne suis donc pas toujours entré dans tous les détails du relief, et je ne prétends pas que tous ceux que je donne soient rigoureusement exacts. Mais l'absence presque totale de toute donnée orographique sur les autres cartes est plus que suffisante pour me consoler des imperfections qui peuvent s'être glissées dans ma carte. En tout cas, l'existence et les principaux traits des montagnes que je signale ne sauraient être révoqués en doute.

6° Un autre détail qui est propre à ma carte est l'indication scrupuleusement exacte de la profondeur de tous les lacs de quelque importance, résultat de sondages que j'ai opérés moi-même. Il m'a toujours semblé qu'une carte n'était qu'à moitié complète au point de vue hydrographique quand elle ne donnait que la largeur et la longueur d'une pièce d'eau sans dire un mot de sa profondeur.

Le lecteur trouvera peut-être que c'est faire acte de mauvais Français que d'indiquer ces détails en pieds anglais, de même qu'il est reconnu plus scientifique d'évaluer les distances en kilomètres plutôt qu'en milles. Mon excuse sera d'abord la force de l'habitude et l'influence du milieu, mais surtout, dans le premier cas, le grand avantage au point de vue de la nomenclature qu'offre l'évaluation en pieds plutôt qu'en mètres. Un moment de réflexion rappellera au lecteur qu'une quantité qui ne demande qu'un ou deux chiffres avec le mode de computation anglais ne pourrait s'écrire qu'avec trois ou quatre, eu égard aux fractions de mètres qu'il faudrait ajouter dans un grand nombre de cas, désavantage dont on admettra les inconvénients là où l'espace est un point à considérer. Pour réduire mes chiffres en mètres et en kilomètres, il suffit de se rappeler qu'un pied anglais équivaut à $0^{m}3048$ et un mille à $1609^{m}35$.

7° Outre le résultat de mes sondages, j'ai encore voulu don-

ner l'altitude des montagnes dont j'ai fait l'ascension et même des lacs les plus importants. On pourra ainsi se rendre compte et du degré de rapidité des cours d'eau et des conditions climatiques probables des pays circonvoisins.

La carte géologique du Dr Dawson indique aussi l'altitude des différents lacs alors connus (1875-76), et comme ces détails sont empruntés aux deux expéditions Smith et Cambie, qui disposaient probablement d'instruments plus précis que le mien, je me suis permis d'adopter leurs chiffres dans les quelques cas où il est évident que ceux-ci ne sont pas fournis par un simple baromètre de poche. D'un autre côté, et plus souvent même, je ne me suis pas fait faute de rejeter leurs données en faveur des miennes quand la divergence entre les deux était si prononcée que je n'ai pu me résigner à croire à l'exactitude des premières. Au risque d'ennuyer le lecteur, je ne puis m'empêcher d'entrer ici dans quelques détails. La carte géologique de Dawson donne au lac Sainte-Marie 2800 pieds d'altitude (851 mètres) alors que je n'en ai jamais trouvé plus de 2575 (783 mètres). [1] D'après la même autorité, le lac Cambie aurait 2740 pieds d'altitude (833 mètres), tandis que mes propres observations lui en donnent entre 2600 et 2675 (790 et 813 mètres). Dans tous les cas, à l'encontre des chiffres fournis par les explorateurs susmentionnés, il est certainement plus élevé que le lac Sainte-Marie. Une altitude supérieure à celle qu'accusait mon baromètre est de même attribuée à tous les autres points observés par M. Smith, tandis qu'au lac Français que celui-ci n'a, je crois, jamais vu, on ne donne (probablement d'après M. Cambie) que 2375 pieds d'altitude (722 mètres), alors que mon instrument — le même dont je m'étais précédemment servi — indiquait 2375, 2400, 2475 (722, 729,6, 752,4 mètres) et de nouveau 2400 pieds (722 mètres) selon les conditions atmosphériques. Le lac Fraser ne serait que de 2225 pieds (676,4 mètres) au-dessus du niveau de la mer, bien que je ne l'aie jamais trouvé en dessous de 2240 pieds (680,9 mètres). Quant au lac Stuart, auquel on n'accorde jamais plus de 2200 pieds d'alti-

[1] Voici le relevé de mes observations selon les différences de température pendant l'espace de quatre jours :

	2450 —	2550 et	2575 —	2500 —	2575
m	744 —	775 et	783 —	760 —	783

tude (668,8 mètres), il m'est difficile de croire qu'il en ait moins de 2250 (684 mètres).

Ces différences en plus d'un côté et en moins de l'autre m'autorisent, me semble-t-il, à croire que les chiffres fournis par la carte de M. Dawson proviennent de deux instruments distincts dont l'un exagérait, tandis que l'autre diminuait les altitudes.

8° J'ai aussi fidèlement noté les chutes et rapides qui sont si fréquents le long de nos rivières. Les autres cartes négligent complètement ce détail en ce qui regarde le territoire qui nous occupe. Le fait que la plupart indiquent ces accidents lorsqu'ils se rencontrent le long de la Basse Nétchakhoh est l'équivalent d'un aveu d'ignorance relativement à son cours supérieur.

9° On trouvera également sur ma carte l'indication des limites de certaines plantes : du pin Douglas déjà mentionné, du cèdre (*Thuya excelsa*) et du pruche (*Tsuga canadensis*). Le premier ne croît qu'au Nord de la ligne qui en marque l'extension, tandis que le cèdre et le pruche ne paraissent qu'à l'Ouest et annoncent les approches du littoral.

On ne sera pas peu étonné de remarquer, dans mon petit travail, l'indication d'une ligne de télégraphe. Son érection, ou plutôt sa résurrection, date de l'année 1900. En 1865-66, des spéculateurs avaient voulu relier le Nouveau Monde à l'Ancien en faisant correspondre les réseaux télégraphiques américains avec ceux de la Russie *via* Colombie Britannique, Alaska et Sibérie. Leurs agents en étaient arrivés au point appelé aujourd'hui *Telegraph Creek*, par le 58° de latitude Nord, quand ils apprirent le succès du câble transatlantique. C'est cette même ligne, abandonnée depuis, qui vient d'être reprise en faveur des mines du Klondike. Au moment où j'écris ces lignes, octobre 1901, la jonction entre le monde civilisé et Dawson City s'est probablement opérée.

Enfin, j'ai voulu noter même ces sentiers indiens que je n'ai point parcourus et qui, à la vérité, ne sont, pour la plupart, que de simples pistes quelquefois à peine reconnaissables. Ils n'en constituent pas moins un des indices de l'activité humaine dans nos déserts où l'on se sent si parfaitement isolé, si bien perdu dans l'immensité de la forêt qu'un coup de hache porté à un arbre, une branche cassée de main d'homme il y a peut-être de longues années deviennent autant de traits d'u-

nion avec un monde qu'on croyait avoir définitivement quitté ; ce sont comme autant de phares qui remettent au cœur du voyageur égaré l'espoir d'un trajet plus rapide et exempt de tâtonnements aussi pénibles qu'inquiétants. A ce propos, il est bon de remarquer que le fait même de mon passage à un point donné n'implique pas nécessairement l'existence d'un sentier régulièrement tracé. Du reste, la légende de ma carte préviendra toute méprise à ce sujet.

Il va sans dire que les glaciers sont notés sur la carte d'un coin de pays appelé avec raison la « Suisse de l'Amérique ». Il n'est que juste d'ajouter que je ne prétends aucunement avoir relevé tous ceux qui existent dans le périmètre du travail que je me suis imposé. Le touriste peut seulement être sûr d'y rencontrer ceux que j'ai notés et que j'ai personnellement observés de près ou de loin.

10° J'aurais peut-être encore le droit d'ajouter le relevé de grandes pièces d'eau comme les lacs Augier, Lotbinière, Newcombe, Sommet, Gladstone, Newman, de Charencey, Bellot, Mac Kinley, etc., que je n'ai point explorés, il est vrai, mais dont ma carte n'en est pas moins la première à fournir l'emplacement, la forme et les proportions d'après les autorités déjà mentionnées. La somme de recherches qu'il m'a fallu consacrer à ces traits géographiques, le nombre des Indiens que j'ai dû consulter, le soin extrême avec lequel j'ai contrôlé leurs dires et les calculs minutieux que ce travail a nécessités m'ont enhardi à les baptiser tout comme si je les avais décrits *de visu*.

Qui dit lac dit généralement rivière ou déversoir, et il est bien rare que les uns ou les autres ne soient accompagnés d'une ou de plusieurs montagnes. Je me suis efforcé de reproduire le tout aussi fidèlement que possible.

Tel est, en attendant le grand travail qui doit comprendre tout mon district de missions, le fragment de carte que j'ose offrir à la Société Neuchâteloise de Géographie. Ce n'est ni un chef-d'œuvre, ni même une œuvre exempte d'erreurs; mais c'est un travail consciencieux, fruit de quatre longs voyages entrepris expressément en vue de colliger les matériaux nécessaires à sa compilation. Je ne parle pas du trajet entre le lac Stuart et certains autres points, comme le lac Fraser et Stony-Creek, dans le voisinage du lac Gordon, que j'ai effectué près d'une cinquantaine de fois.

Mes instruments ont toujours été des plus simples. Outre ma montre, je n'ai jamais eu qu'une boussole, un télémètre (dont j'ai usé rarement) et pour les altitudes, un baromètre de montagne. J'oubliais une bonne paire d'yeux qui, m'ayant accompagné lorsque je mesurais à la chaîne, sur la glace d'autres lacs, des lignes dont le total dépasse 80 kilomètres, m'ont été d'un grand secours pour déterminer les distances alors que je ne pouvais avoir recours à mon télémètre. Un moment on m'a fait espérer le prêt d'un sextant qu'on disait rester inutilisé dans les bureaux du gouvernement à Victoria. Mon attente a été déçue, et du reste, je doute que l'usage de cet instrument eût été bien nécessaire, vu que, certaines latitudes ayant déjà été déterminées à plusieurs reprises, je n'avais qu'à coordonner mes matériaux à partir des points déjà scientifiquement observés. Quant à la longitude, nous devons nous guider sur la Côte du Pacifique minutieusement dessinée par les grandes cartes de la marine anglaise. Comme le Dr Dawson me l'écrivait naguère, il est douteux que la longitude d'aucun point de l'intérieur ait jamais été relevée. Sous ce rapport, nous devons nous fier à notre montre et à notre boussole.

Il va sans dire que j'ai toujours soigneusement fait la part dans mes observations de la déclinaison de la boussole qui, dans nos parages, est d'environ 28° à 29°. Je puis aussi me rendre cette justice que je n'ai jamais épargné ma peine quand il a été question d'établir le bien-fondé de mes observations, et je pourrais citer mainte montagne que j'ai gravie presque uniquement dans l'intention de vérifier de son sommet et corriger au besoin les renseignements fournis par ma montre et ma boussole. C'est ce qui me rend assez téméraire pour m'imaginer que, tout amateur géographe qu'on puisse être, on peut toujours faire d'aussi bon ouvrage que certains ingénieurs de ma connaissance qui semblent croire que, parce qu'ils ont franchi les limites de la civilisation, ils peuvent, sans nuire à leurs intérêts pécuniaires ni s'exposer à la contradiction, servir au public un travail dont ils seraient probablement les premiers à rougir s'ils pouvaient prévoir qu'il serait soumis à la critique de personnes compétentes.

Je me suis toujours fait un devoir de ne rien changer à la nomenclature des lacs et montagnes déjà connus sous un nom français ou anglais, et j'ai invariablement donné le nom du

premier visiteur de race blanche aux points où l'on m'avait précédé. Pour le reste, j'ai usé de mon droit d'explorateur et j'ai donné aux autres éléments géographiques relevés sur ma carte le nom de personnes qui m'étaient chères ou envers lesquelles j'étais lié par les liens de la reconnaissance [1]. Personne ne pourra m'en blâmer, d'autant plus que les noms que leur donnent les Indiens sont pour les Blancs d'une prononciation généralement impossible, et leur transcription en lettres ordinaires et sans signes accessoires offre des difficultés encore plus grandes. En outre, la plupart de ces termes n'ayant aucun sens aujourd'hui, leur traduction est presque impossible.

Enfin il ne faut pas oublier que ceux qui ont noté ces noms et les ont transcrits sur leurs cartes, ne connaissant pas les plus simples éléments de la langue des Indiens qui les leur fournissaient, ne pouvaient guère le faire sans crainte de se tromper. Même par l'intermédiaire du chinouk, cet ineffable jargon de vocabulaire si limité qui sert de moyen de communication orale entre les races blanches et peau-rouge dans tout le pays à l'Ouest des Montagnes Rocheuses, on n'est pas toujours sûr de comprendre ou d'être compris. Si les cartographes qui m'ont précédé s'étaient bien pénétrés de l'à-propos de ces remarques, ils ne seraient pas tombés dans les erreurs grossières devant lesquelles un individu familier avec la langue de mes sauvages a peine à garder son sérieux. Un exemple ou deux suffiront pour justifier ma critique.

Immédiatement au Nord-Ouest du lac Français se trouve une montagne à sommet dénudé que porte la carte du Dr Dawson. Or, il me semble entendre ce bon monsieur demander en chinouk à son guide aussitôt qu'ils se trouvèrent en vue de la dite montagne :

— *Ikta maïka wawa okouk* (Comment appelles-tu cela) ?

Ce à quoi l'Indien aura répondu :

Tzœlh. (C'est une montagne.)

Et le docteur-géographe de saisir son carnet et d'enregistrer

[1] Les sauvages ayant persisté à appeler Morice devant les Blancs et souvent même entre eux le lac *Œteauh Youtsou* que j'avais moi-même nommé Saint-Thomas en l'honneur d'un de mes compagnons de voyage, ma carte et mon journal consacrent simplement le fait accompli. Cette pièce d'eau étant maintenant connue des Blancs sous le premier nom. le changer eût été provoquer une confusion inutile.

soigneusement ce qu'il prend pour le nom propre de la montagne : Mont Tzooeel, c'est-à-dire Mont-Montagne ! C'est là du moins le nom que nous servent toutes ses cartes.

Un autre exemple, si le lecteur le veut bien. Le lac Peters est appelé *Hountcha* en Porteur. Or la même carte appelle Mont Hountcha-yuz la montagne de second ordre qui l'avoisine, ce qui revient à dire : Mont Montagne-Hountcha, puisque *yuz* (ou plus correctement *yœs*) n'est autre chose que le possessif du mot *cyœs* avec lequel nous avons déjà fait connaissance.

De même pour les lacs. La dernière carte du gouvernement nomme le lac Cambie « Lac *Ootsa-bunkut* ». Le véritable nom indien de cette pièce d'eau est *Yoûtsoû* défiguré en *Ootsa* par l'oreille du transcripteur anglais, et le *bunkut* de sa carte n'est autre que le mot *pœn'kœt* qui, pour nos Indiens Porteurs, est synonyme de « lac ». Nous avons donc ici la même tautologie : lac Lac-Yoûtsoû. Je ne puis m'empêcher de croire que « lac Cambie » sonne tout aussi bien, sans compter que ce vocable consacre en lui-même un fait maintenant historique.

Il ne faut pas oublier non plus que mon système de distinguer chaque élément géographique par un nom propre empêche des répétitions qui ne sont que trop fréquentes dans les cartes anglaises. Cette dernière considération a bien aussi sa valeur. Je me suis amusé à compter les rivières Saumon qu'elles renferment, et je n'en ai pas trouvé moins de sept dans la seule Colombie Britannique ! Dans l'espace de deux tiers d'un degré de latitude seulement, les mêmes cartes nous servent trois lacs d'Ours, dont deux sont tributaires de la même rivière. On voit tout de suite la confusion que peut engendrer pareille homonymie, et ce n'est pas une des moindres raisons qui militent en faveur du système que j'ai adopté.

Puisque nous en sommes à la question des noms, je ne puis omettre une remarque qui se présente à mon esprit à l'occasion de celui du lac Français. On y verra un des très rares exemples de l'influence d'une langue aryenne sur un idiome américain. La plupart des cartes appellent cette pièce d'eau L. François, ce en quoi elles font preuve d'un remarquable conservatisme en faveur de l'ancienne orthographe. La carte de Brownlee (1895) le nomme L. Francaic (*sic*), et celle de Poudrier L. des Français. Or les Indiens l'appelaient originairement *Nita-pœn*, L. la Lèvre, en considération, sans doute, de sa

forme allongée. D'où lui vient donc son nom actuel, et comment se fait-il qu'il n'est plus connu de nos indigènes que comme *Néto-pœn*, ou lac Français ? d'une méprise, tout simplement ; du peu de finesse de l'oreille des premiers employés de la Compagnie de la Baie d'Hudson, lesquels, entendant les sauvages appeler ce lac Nita-pœn et sachant par ailleurs que *Néto* signifie Français, confondirent les deux termes et donnèrent ainsi naissance à une erreur qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours et a même fini par faire tomber en désuétude chez l'Indien actuel le seul vocable que ses pères eussent connu.

La périssologie que j'ai signalée plus haut se reproduit à l'occasion de tous les cours d'eau dont on a voulu conserver les noms Indiens. *Œkhoh* (contracté en *khoh* à la fin d'un nom propre) signifie rivière en Porteur et, par exemple, le Stella-ko des cartes (qui devrait être Stella-khoh) est l'équivalent de Rivière Stella ou du Cap. C'est donc un vrai pléonasme de dire avec toutes les cartes anglaises la R. Stella-ko, la R. Enda-ko, etc.

Quant au fleuve Nétchakhoh, il est si important et maintenant si connu que, dans ce cas particulier, l'usage a force de prescription : il est trop tard d'essayer d'en changer le nom. Dawson et la plupart des géographes anglais écrivent ce dernier Nechacco, bien qu'ils écrivent *ko* la finale de toutes les autres rivières. Je m'accuse de l'avoir écrit moi-même Noutchakoh dans un livre de caractère populaire. Comme palliatif de ma faute, je remarquerai, relativement à sa désinence, que je suis encore à me demander si le lecteur français prononcera correctement le *kh* très guttural de *khoh*, représentant le seul son qui soit philologiquement exact. Quant à la première syllabe du mot, je dois dire que le fleuve en question est appelé Nou-tcha-khoh par les Indiens qui m'entourent, et que j'avais alors autant le droit d'user de ce terme que j'en ai aujourd'hui de le remplacer par le nom dont se sert la sous-tribu qui peuple son bassin immédiat.

Relativement à son étymologie, elle est assez douteuse. Noutchah-khoh voudrait dire exactement : la rivière qui coule en aval de l'île, et un coup d'œil jeté sur ma carte révèlera la grande péninsule formée par les deux chaînes de lacs qui enlacent, à sa source, un territoire qu'on pourrait considérer comme une île en aval de laquelle coule le fleuve. Mais cette

dérivation ne tient pas devant le nom de Né-tcha-khoh que lui donnent les indigènes qui ont maintenant pour habitat la région arrosée par ce cours d'eau. J'allais dire les descendants des Indiens qui virent les premiers ce fleuve, mais je dois me rappeler que la sous-tribu qui tire son nom actuel de son voisinage les *Ne-tcha-u'tenne* ou gens de la Nétcha, vivent maintenant un degré plus au Sud, dans la vallée de la Rivière Noire. Ce seul fait suffirait à prouver que les migrations de la tribu ont suivi une direction Nord-Sud.

Mais trève à ces digressions philologiques ; nous sommes ici pour parler géographie, et du reste il me tarde d'en venir à mon journal de voyage.

II

Journal de Voyage

Mardi 5 septembre 1899. — Je viens d'arriver à Natléh[1] pour y donner ma retraite ou mission d'automne. Je suis si habitué aux 40 milles de forêt (environ 64 kilomètres) que je viens de parcourir que je ne prendrais pas la peine d'en parler ici, n'était une rencontre que j'ai faite dans la matinée et qui m'a rappelé qu'une arme à feu a parfois ses avantages. Je descendais tranquillement une petite coulée laissant, comme toujours, ma pensée courir d'un sujet à un autre quand, arrivé au bord du ruisseau qui coule au fond, mon cheval s'est arrêté net, et, dressant la tête et les oreilles, s'est mis à renifler et à reculer en réponse aux coups d'éperons que je lui administrais pour le faire avancer. Portant alors mes regards en avant, j'ai aperçu, à cinq ou six mètres seulement, un superbe ours noir qui ne semblait nullement pressé de me faire place.

J'appelle mes compagnons qui traînent en arrière : pas même un pistolet entre quatre personnes ! Le fauve semble s'en douter. Enfin, cris et menaces le décident à déguerpir. Il finit pourtant par remonter majestueusement le coteau derrière lequel il ne tarde pas à disparaître.

[1] Sur le lac Fraser.

— Il en va toujours ainsi quand on voyage sans armes, remarque Pedîntchâ ; le gibier semble nous braver et s'exposer à dessein à des coups que nous ne pouvons lui porter.

— C'est vrai, dit John ; aussi devrons-nous nous munir de bons fusils si nous ne voulons nous exposer à pareille déconfiture pendant notre prochain voyage à la Côte.

Bon conseil que nous n'aurons garde d'oublier.

Mercredi 13 septembre. — Je viens de clore ma retraite. Les gens du lac Fraser et de Stony Creek, réunis pour la pêche en attendant ma visite, se sont réconciliés avec Dieu et la série de mes missions d'été vient par là de se terminer. Me voilà donc momentanément libre de mon temps, et je vais pouvoir en consacrer une partie aux exigences de ma carte en préparation.

La région qui s'étend d'ici à la Côte est restée inexplorée sauf les territoires que j'ai parcourus lors de mon grand voyage en 1895. Bien des points demandent encore à être éclaircis et la véritable source de la Nétchakhoh, ainsi que les lacs et les montagnes qui l'avoisinent, n'ont encore été visités par aucun Blanc. Nous irons donc à la mer et, s'il plaît à Dieu, je serai le premier représentant de la race blanche au milieu de ces déserts de neige et de glace. Que dis-je ? Peut-être grimperai-je même jusqu'au sommet du fameux mont Tœltzoul d'où l'on voit, paraît-il, les étoiles scintiller en plein midi. Les rares Indiens qui se soient aventurés jusque-là me prédisent un échec ; mais ils ne savent pas encore jusqu'où peut mener l'amour de la science. C'est là un programme qui sourit davantage à un Blanc qu'à un sauvage, lequel mesure généralement l'intérêt d'une corvée au profit qu'il espère en tirer. Aussi me fais-je un devoir de signaler en commençant les noms de mes trois compagnons : Qasyak, Thomas (Thautil) et John qui vont se dévouer à mon service sans presque aucun espoir de rémunération. Ce sont de vieilles connaissances que doivent se rappeler les lecteurs de mon livre : *Au Pays de l'Ours noir.*

14 septembre. — Partis assez tard ce matin, nous avons longé quelque temps la rive méridionale du lac Fraser, puis avons pris à travers bois une direction Sud-Ouest. Le pays est monotone, quoique assez accidenté, et les feuilles rouges et jaunes qui nous volent au visage ou que nous foulons aux pieds nous rappellent que l'été a fini et que nous n'avons pas de temps à perdre. Mes compagnons cheminent à pied, tandis que je me

pavane sur Bobby, mon honnête cheval, sur lequel montera du reste, tour à tour, chaque membre de la bande. Deux autres chevaux, dus à l'obligeance des sauvages, sont chargés de nos bagages.

Nous avons bien vite franchi la limite du pin Douglas que nous ne rencontrerons plus d'ici à la mer, et, après une che-

Qasyak Thomas Thaoutil John

Mes trois compagnons de voyage.

vauchée d'une vingtaine de milles au moins (32 kilomètres), nous campons sur les bords d'un petit lac.

15 septembre. — Nous venons d'arriver de nuit sur les bords du lac Sainte-Marie et nous sommes déjà à 55 milles de Natléh (88 kilomètres 500 mètres). C'est une très forte course pour des gens dont la plupart sont à pied. Comme hier, la contrée traversée est très montueuse sans que les accidents du terrain soient trop prononcés. Çà et là de petits lacs en rompent la monotonie et, à défaut des canards qui y prennent leurs ébats, nous abattons, le long du sentier, quelques représentants de la famille des gal-

linacées. Nous laisserons nos chevaux ici, et un Indien qui doit s'en aller chasser sur les bords du lac Huard par où s'effectuera notre retour est chargé de les y conduire après notre départ.

16 septembre. — Comme nous n'avons pu trouver de canot assez grand, nous nous en sommes approprié deux petits et nous sommes partis sur les eaux noirâtres du lac Sainte-Marie, qui s'étend pendant 30 milles (48 kilomètres) de l'Est à l'Ouest. Dans l'après-midi, nous sommes tombés sur un campement composé exclusivement de femmes, séchant au soleil les fruits sauvages qu'elles avaient cueillis dans la forêt.

— Où sont donc les hommes? demandons-nous étonnés.

— Comment?... Les hommes?... Ne savez-vous donc pas la nouvelle? Un terrible accident vient d'arriver, nous répondent à la fois quatre ou cinq sauvagesses hors d'haleine.

Avec beaucoup de bonne volonté et ajoutant bout à bout ce qu'elles nous racontent simultanément, voici ce que nous parvenons à comprendre. Un groupe de chasseurs était campé tout près du déversoir d'un autre lac et tous dormaient d'un profond sommeil lorsque, il y a deux jours, l'un d'eux fut réveillé de grand matin par les criailleries d'une bande d'outardes. S'armant de sa carabine pour en abattre au passage, son attention avait soudain été détournée par un point noirâtre qui allait et venait sur le flanc de la colline opposée. Ses yeux de lynx avaient deviné un ours gris.

Au lieu d'en avertir ses compagnons endormis, le jeune homme, se réservant à lui seul toute la gloire de l'exploit, avait traversé la rivière, escaladé furtivement le monticule et tiré presque à bout portant le fauve qui, mortellement atteint à la tête, avait dégringolé au bas de la côte. Mais un ours gris n'a pas dit son dernier mot parce qu'il lui est arrivé de recevoir une balle au beau milieu de la cervelle. L'ours gris — qui ne se trouve que dans l'Amérique du Nord et généralement non loin du Pacifique — est de tous les membres de la famille ursine celui qui est le plus féroce et a le plus de ténacité vitale. On raconte que l'un d'eux survécut vingt minutes à ses blessures et fit un demi-mille (environ 600 mètres) à la nage après avoir reçu dix balles dans le corps, dont quatre lui avaient transpercé les poumons et deux avaient même pénétré dans le cœur[1].

[1] Article *Bear* dans l'*American Encyclopedia*.

Dans le cas présent, le monstre, à peine revenu de l'étourdissement causé par sa blessure, avait découvert la cause de ce contretemps et s'était précipité dans la direction du chasseur trop présomptueux. Celui-ci, voulant recharger son arme, avait constaté, à son grand effroi, que le mécanisme refusait de manœuvrer comme d'habitude. Après de vains efforts, il avait dû, pour éviter sa victime devenue son bourreau, se mettre à contourner un arbre qui se dressait non loin de là, ayant continuellement à ses trousses le fauve en fureur. Longtemps ils tournèrent ainsi autour de l'arbre solitaire, lorsque le pied de l'Indien venant à lui manquer, il tomba sur le sol, hors d'haleine et mourant de peur.

L'ours se rua sur lui et lui laboura la poitrine de ses terribles griffes, lui arrachant le nez, lui broyant les bras et lui coupant le poignet jusqu'à ce que sa victime, ne donnant plus signe de vie, il crut avoir complètement assouvi sa vengeance. Or le chasseur, bien qu'entre la vie et la mort, avait survécu à ses terribles blessures. Les hommes du camp que nous venions d'atteindre s'étaient portés sur les lieux.

Prenant congé de ces femmes qui partagent avec nous le fruit de leur cueillette, nous poussons jusqu'à l'extrémité du lac Sainte-Marie, chez le brave Nœlli qui est baptisé ainsi que tous ses enfants. Ayant fait une course forcée pour atteindre sa cabane, je suis exténué de fatigue et n'en goûterai que mieux le repos dominical de demain.

Dimanche 17 septembre. — Outre nos exercices religieux, nous avons passé notre temps à mûrir nos plans pour le reste du voyage qui ne commencera en réalité qu'une fois que nous aurons gagné le lac Cambie, dans le Sud-Ouest, après un portage d'une huitaine de milles (environ 13 kilomètres). Or la femme de Nœlli nous assure que le canot que *Tsitqœl* (le Martin-Pêcheur) a eu la prévenance de construire en prévision de cette tournée ne peut contenir que trois personnes avec la moitié de nos bagages, et nous sommes quatre. Un grand canot qui se trouvait tout récemment au débarcadère vient, paraît-il, d'être enlevé par un chasseur. Qu'allons-nous faire? La journée de demain nous donnera la réponse à cette question.

18 septembre. — Le transport à dos de nos bagages a pris la majeure partie de la matinée. Cette besogne nous a été facilitée grâce à l'aide de nos hôtes d'hier qui nous ont guidés le long

d'un sentier assez bien battu. La femme de Nœlli avait raison : l'esquif du Martin-Pêcheur est par trop petit ; impossible de s'en servir. Après beaucoup d'hésitation, nous avisons un vieux canot, assez grand, mais tout pourri, fendu et recoquillé et évidemment mis au rebut[1]. Nous le calfatons de notre mieux, en redressons quelque peu les bords au moyen de traverses et, malgré son âge vénérable, nous lui demandons de nous transporter sains et saufs sur les vagues bleues du grand lac Cambie et de tant d'autres pièces d'eau que nous pensons explorer. L'*Ave, maris stella* est entonné, le Chant du canot lui succède, et vogue la nacelle ! A force de ménagements, nous espérons nous servir de notre invalide jusqu'au moment où il nous faudra reprendre nos chevaux sur les bords du lac Huard.

Le lac Cambie est une superbe pièce d'eau qui est en ce moment unie comme une glace. Tout en projetant par-ci par-là des baies plus ou moins profondes, il se dirige généralement de l'Est à l'Ouest, c'est-à-dire vers la mer. Distance parcourue aujourd'hui : environ 30 milles (48 kilomètres).

19 septembre. — Malgré la fatigue d'hier, le soleil levant nous a trouvés ramant avec ardeur sur le lac Cambie. Ses eaux semblent aujourd'hui l'exacte reproduction de l'azur d'un ciel sans nuages. Vers 10 heures du matin, notre canot ralentit sa marche et j'entends mon équipage échanger des propos empreints de curiosité relativement à un point noir qui paraît à fleur d'eau, non loin du rivage opposé à celui que nous suivons à distance. D'aucuns assurent que c'est simplement un rocher qui émerge des profondeurs du lac, tandis qu'il semble à d'autres que l'objet signalé n'est point stationnaire. Bientôt chacun partage cette opinion, mais le mirage prête au sujet de nos conjectures des proportions si exagérées que personne ne peut deviner l'animal monstrueux qui se dirige de notre côté. Les uns opinent pour un caribou, d'autres voudraient que ce fût au moins un orignal. Devant cette impuissance même des yeux indiens, on en appelle à la jumelle qu'un certain M. Sinclair m'a prêtée. Aïe ! c'est un ours gris, cet ogre de nos montagnes, l'« horrible animal » des naturalistes (*U. horribilis*).

[1] Nos canots sont de simples peupliers liards (*P. balsamifera*) creusés, dont le bois est très mou et qui ne durent généralement pas plus de 7 à 8 ans.

— Tenons-nous à distance, et veillons à ce qu'il ne nous voie point, fait Thaoutil, dont la bravoure n'égale pas la gentillesse.

— Hourrah ! m'écrié-je de mon côté ; voilà enfin ce que j'attendais depuis si longtemps. Fonçons dessus.

On a beau me raisonner ; John, plus brave que son oncle, se range à mon avis et, pour concilier tout le monde, il est résolu que nous allons attendre l'animal sur l'eau pour lui faire une aussi chaude réception que possible.

Cependant les instants succèdent aux instants dans une attente qui n'est pas exempte d'une certaine appréhension. Le fauve se dirige vers nous sans se douter du danger qu'il court. Bientôt son affreuse hure est en vue, une hure de 65 centimètres de longueur, qu'il tient insolemment hors de l'eau. Pas plus de 80 mètres nous séparent de lui, et il ne se doute pas encore de notre présence. John se lève alors dans le canot et lui envoie la première balle de sa carabine. Il a visé trop haut, et le monstre, qui a deviné nos intentions, pousse un cri de rage, lève la tête et la moitié du corps au-dessus de l'eau comme pour happer une proie invisible, puis fonce sur notre canot qu'il vient enfin d'apercevoir.

— Fuyons vite, fait Thomas ; fuyons ou nous sommes perdus.

— N'ayez garde de l'écouter, dis-je aux autres membres de l'équipage. Il ne sera pas dit que j'ai reculé devant un ours, fut-ce même un ours gris, après avoir désiré sa rencontre.

— Mais ne sais-tu pas que cet animal est aussi rusé que féroce? insiste notre Thomas, dit Thaoutil. Il a l'habitude de plonger pour remonter juste à côté du canot qu'il fait alors chavirer.

— Ne lui en laissons donc pas le temps, m'écrié-je.

Qasyak saisit alors le fusil à plomb laissé dans le canot et se prépare à s'en servir au besoin pour étourdir l'animal jusqu'à ce que les coups de John portent mieux. Celui-ci, de son côté, ne reste pas inactif ; la poudre parle de nouveau : même résultat. La rage du monstre s'accroît ; encore un instant et il sera sur nous. Un troisième coup de feu et nous avons la satisfaction de voir l'ours faire une inclinaison profonde dans l'eau. La balle lui est entrée par une oreille pour aller se loger près de l'autre. Longtemps il se tient immobile, et pourtant personne n'ose l'approcher. Soudain il relève la tête, pousse des grogne-

ments rauques, bat violemment l'eau de ses larges pattes et veut de nouveau se précipiter sur nous. Mais la lutte est par trop inégale : une nouvelle balle lui transperce la cervelle et, soufflant bruyamment, il plonge la tête dans l'eau, cette fois pour ne plus l'en sortir.

Nous nous tenons à une distance respectueuse et, après nous être bien persuadés qu'il ne pourrait pas rester si longtemps sans respirer s'il était réellement vivant, nous lui passons une grosse corde au cou et le traînons péniblement au rivage. Un petit détail donnera une idée de son poids : sous les efforts combinés de nos trois compagnons, la corde d'abordage qui nous sert à le tirer se rompt. De l'extrémité du museau à la naissance de la queue, il mesure 7 pieds 3 pouces, soit plus de 2 mètres.

La chair de l'ours gris n'est mangée que par des sauvages. Elle a un goût très prononcé et une odeur à l'avenant. Sa fourrure, bien que beaucoup plus volumineuse, a moins de prix que celle de l'ours noir. Cela ne nous empêche pas de prendre l'une et l'autre. Seulement, pour ne pas surcharger notre canot dont l'état de vétusté est peu rassurant, nous mettons en cache, dans les hautes branches d'un sapin, la tête du fauve avec une bonne partie de sa chair. Le tout pourra nous servir à notre retour.

Après-midi, le temps se met à l'orage et nous avons à lutter contre un vent violent. L'extrémité du lac est très peu profonde et encombrée de bois charrié ; nous perdons près d'une heure en vaines recherches pour trouver le chenal qui doit nous conduire à son tributaire principal. Vers le soir, nous laissons à gauche la rivière Dawson que je remontai il y a quatre ans[1] et nous nous engageons dans le cours d'eau qui est la vraie source de la Nétchakhoh. C'est une rivière très limpide et d'un bleu d'autant plus intense que dans le voisinage s'élèvent de sombres sapins qui l'enlacent presque continuellement.

Sept à huit milles (onze à douze kilomètres) nous séparent déjà du lac Cambie ; notre canot est lourdement chargé et n'avance qu'avec peine. Campons.

20 septembre. — Mercredi des Quatre-Temps ; laissons faisander notre venaison. Nous avons fait une nouvelle cache dans laquelle la peau de l'ours a été placée. Nous devons nous alléger

[1] Voir *Au pays de l'Ours noir.*

autant que possible, car au fur et à mesure que nous remontons la rivière au moyen de nos longues perches que nous plantons solidement, les unes après les autres, sur le bord de son lit arénacé, celle-ci se fait de plus en plus rapide. Elle est très profonde par endroits, et elle coule en méandres sans fin.

Les montagnes ! Oh ! les superbes montagnes que nous pouvons parfois contempler et auxquelles les sinuosités de la rivière nous font aussi souvent tourner le dos ! Quel contraste entre la blancheur immaculée de leurs sommets et le bleu mystérieux de leurs flancs !

> Tis distance lends enchantment to the view,
> And robes the mountain in its azure hue[2].

C'est, sans doute, un avant-goût de ce qui nous attend. La nuit avance ; nous avons fait une bonne étape, il est temps de camper.

21 septembre. — Les montagnes entrevues hier dans le lointain semblent maintenant s'approcher de nous. Malgré notre lenteur apparente, nous ne sommes donc pas stationnaires. Mais comme ces coudes sans nombre exercent notre patience ! La rivière s'étale sur le sable et sa navigation n'en devient que plus difficile. Nous poursuivons ainsi pendant longtemps une course aussi fatigante que mouvementée entre les conifères de la forêt lorsque, vers deux heures de l'après-midi, un cri s'échappe de toutes les poitrines :

— Voyez donc là-haut quel terrible rapide !

Les vagues s'élèvent, en effet, les unes sur les autres pour retomber en écume frémissante, comme si quelque barrage formait une chute infranchissable. Bientôt la vérité se fait jour dans nos esprits : la rivière prend fin, et ce qui nous paraît un rapide n'est, en réalité, que l'extrémité d'un lac fouetté par la tempête. Pour la première fois depuis dix-neuf ans que je suis missionnaire, je dois m'avouer vaincu par l'intensité du vent et me vois condamné à m'arrêter en chemin. C'est un ouragan en règle qui agite les eaux vertes du lac : impossibilité absolue d'avancer.

[2] « C'est la distance qui prête l'enchantement à la vue
Et recouvre le mont de sa teinte azurée. » Campbell, *Pleasures of Hope*, L. 4.

Je me permettrai de consigner ici une remarque qui peut avoir son utilité. En ce qui concerne la sensibilité de l'eau sous l'action des vents, je considère qu'il y a trois espèces d'eau dans nos pays. A cause de la quantité de sel qu'elle tient en solution, l'eau de la mer est relativement peu ductile ; toutes choses égales, de grosses vagues s'y forment moins vite qu'en eau douce. Celle des lacs noirâtres, propres aux pays plats, tout en étant plus sensible que l'eau salée à l'action des courants atmosphériques, n'en est pas moins, en raison des myriades d'atomes végétaux et autres qu'elle contient, plus lente à subir leur influence que celle des lacs de montagne laquelle, pure comme cristal, est aussi libre que possible de toute matière hétérogène. Qu'on s'imagine maintenant une grande pièce d'eau, si claire que je ne puis m'empêcher de l'appeler *lac Émeraude* et qui laisse, pendant 20 milles (32 kilomètres) le champ libre à un vent orageux, et l'on se fera une idée de ce qu'était la surface de ce lac lors de notre arrivée à son débouché.

Vers le soir, le vent nous paraissant quelque peu tombé, nous essayons de nous engager sur ce terrible lac ; mais, après moins d'un mille (1 kilomètre 600 mètres), nous sommes rejetés violemment sur la grève et cherchons un refuge pour la nuit au pied des hauts sapins auxquels viennent se mêler, pour la première fois, de petits pruches qui nous annoncent le voisinage de la côte.

22 septembre. — Temps presque calme aujourd'hui. Quel splendide panorama se déroule à nos regards! Au fur et à mesure que nous avançons, le lac nous apparaît ceint d'une couronne de monts enneigés, coupés çà et là d'immenses ravins d'où s'échappent autant de torrents qui, sur la carte que j'en dresse, ressemblent aux jambes multiples d'une araignée gigantesque. Les éminences de moindre importance sont, en ce moment, saupoudrées de la neige qui est tombée la nuit dernière, pendant que notre abri provisoire déversait un déluge de pluie glacée.

Un sondage du lac nous révèle une profondeur respectable : 722 pieds (219 mètres).

Au détour d'un cap, nous restons ébahis devant la hardiesse de pics géminés qui surgissent derrière une barrière d'élévations secondaires. Ce sont les monts Tœltzoul. Ciel ! Comment escalader pareilles forteresses ! Comment grimper les flèches

de ces deux tours gothiques dont la cime se perd dans les nues ?

A l'extrémité occidentale du lac Émeraude, qui a 23 milles de longueur (37 kilomètres), nous mettons en cache nos provisions, à l'exception de ce qui nous paraît nécessaire pour une course d'un jour et demi, puis nous nous disposons à franchir les hauts défilés qui nous conduiront au pied de la fameuse montagne et probablement à la rencontre de Louis et d'autres sauvages du lac Sainte-Marie que nous savons être allés à la mer pour la traite de leurs fourrures. Une pluie fine et très pénétrante ne cesse de tomber que pour être remplacée par la neige à une altitude plus élevée. Bientôt la marche devient excessivement pénible : la neige molle qui recouvre la bruyère sur les flancs du col dont nous faisons l'ascension rend le terrain fort glissant et occasionne mainte culbute. Elle est d'autant plus désagréable que nous n'avons sur nous que nos habits d'été, et qu'au bout de quelques minutes il nous faudra patauger dans l'eau glacée.

Un moment nous nous perdons dans un cul-de-sac formé par une double rangée de rochers granitiques sans issue. Le soir, nous reconnaissons notre impuissance à gagner le campement indiqué, sur le lac *Thœnthœs-il*, « celui dont la glace ne disparaît point. » Surpris par une affreuse tempête de neige, nous campons, mouillés jusqu'aux os et tout grelottants de froid, au milieu d'une touffe de ces arbustes rachitiques propres à nos montagnes.

C'est demain samedi et, d'après l'itinéraire que nous nous sommes tracé, nous devons, dans cette seule journée, gagner le mont Tœltzoul, en faire l'ascension et retourner au lac Émeraude où nous passerons le dimanche. Comment faire face en si peu de temps à une tâche si lourde ?

Comme si ce n'était pas assez de ces soucis qui nous tourmentent l'esprit, s'ajoutent encore les difficultés matérielles de la situation présente. De longtemps le souvenir du campement de ce soir ne s'effacera de ma mémoire. Pendant que j'ai peine à griffonner ces lignes, transi que je suis auprès d'un feu qui menace constamment de s'éteindre et aveuglé par la neige et la fumée que le vent nous chasse à la figure, chacun de nous se recoquille dans ses habits mouillés et cherche à éviter le plus possible les mottes de neige qui nous tombent sur la tête

et dans le cou du maigre sapin alpestre qui ne peut nous abriter. Ciel ! Quelle fumée ! Quel antre de Vulcain ! Nos yeux pleurent malgré nous, John déclare que notre souper est manqué ! Thomas m'assure que ma couverture est, pour le moment, hors d'usage, et moi qui ne puis plus voir mon papier, je renonce à continuer. Le crayon me tombe des mains : faisons notre prière et couchons-nous comme nous pourrons.

Mardi 26 septembre. — Je suis en retard avec mon journal. Des courses incessantes, des fatigues inouïes que la faim rendait encore plus cuisantes, m'ont empêché de noter les péripéties de ces derniers jours. Et maintenant, assis sur un rocher de blanc granit, au cœur de la chaîne des monts de la Côte, je promène mes regards du petit lac aux eaux couleur émeraude endormi à mes pieds, par-dessus les pins noueux et les collines agrestes, jusqu'au mont dont la cime se dresse fièrement en face de moi caressée par des nuages diaphanes, et ne puis m'empêcher de m'écrier, malgré les souffrances de ces derniers jours : *Benedicite, montes et colles, Domino* [1]. Après ce cri de l'âme arraché par la beauté indescriptible de ces lieux enchantés, je me remets, le corps meurtri et tout endolori, à la tâche peu attrayante de raconter jour par jour nos déboires et nos désappointements.

Le vendredi 22 courant nous trouva donc campés tant bien que mal au milieu d'une tempête de neige. Le lendemain, le ciel se fit plus clément, sans pourtant se rasséréner tout à fait. Le vent devint même plus violent, en sorte que, parvenus à force de tâtonnements et au prix de marches et de contremarches inutiles causées par notre ignorance de ces montagnes au sommet du col d'où nous aurions eu notre première vision de la mer sans l'épais brouillard qui nous dérobait tout objet, c'était à peine si nous pouvions nous tenir debout, et nous étions obligés de nous détourner pour reprendre haleine. Arrivés sur les bords du petit lac où ces lignes furent écrites, nous dressâmes notre tente sur la bruyère humide. en même temps que nous nous mîmes à tirer nos plans relativement à l'ascension de la montagne qui avait été l'un des motifs de notre course dans ce pays sauvage.

Notre premier ennui fut le manque absolu de provisions et la

[1] Daniel III.

famine dont nous étions menacés. Bien que nous n'eussions pris le matin qu'une demi-ration, il ne nous restait plus que l'équivalent d'un repas que nous devions ménager pour le moment de l'ascension de la montagne rendue actuellement impossible par l'épais brouillard qui nous empêchait de rien voir. Deux de mes compagnons descendirent donc la vallée où nous avions pénétré dans l'espoir assez fondé de rencontrer les deux familles que nous pensions être alors de retour de la mer. Thomas (*Thaoutil*) et John devaient nous revenir le soir même avec les provisions que nous attendions de la charité de ces sauvages. La nuit vint sans nous amener personne, en sorte que, malgré la course de la journée, je me couchai sans avoir soupé ni dîné et après seulement un semblant de déjeuner.

Le lendemain était un dimanche. Sentant les étreintes de la faim, je prie Qasyak, mon troisième compagnon, de faire un déjeuner quelconque. Il s'aperçoit vite que ses allumettes sont tout imprégnées de la pluie qui n'avait cessé de tomber.

— Sers-toi du fusil, lui dis-je alors. Le fusil est la ressource du sauvage moderne en pareille extrémité : un coup de feu sur une matière inflammable produit généralement le résultat voulu. Qasyak cherche vainement le fusil ; nos compagnons absents l'ont emporté. Vraiment, c'est jouer de malheur. Contre mauvaise fortune bon cœur. En guise de déjeuner, nous avons le spectacle d'une pluie diluvienne interrompue par de rares intervalles d'un brouillard impénétrable.

Vers midi, les absents nous reviennent enfin avec du *lakœ'as* espèce de plante marine comprimée en plaques comme du tabac américain, et d'autres provisions que m'envoie Louis, du lac Sainte-Marie. Il se trouve, paraît-il, campé avec sa femme et ses enfants ainsi qu'*Œkwœt* (le « Genou ») et sa famille, à quelque cinq milles au-dessous de nous. L'un et l'autre me font dire de renoncer à l'ascension du mont Tœltzoul, mais d'aller plutôt déterminer l'altitude d'une autre montagne appelée *Lou-Khétchæn* (« Jambe de Glace ») qui se trouve juste en face, de l'autre côté de la gorge où nous sommes campés. Celle-ci est, assurent-ils, d'abord plus facile et même un peu plus haute. J'ai su depuis que cette dernière assertion était contraire à la vérité. Ces braves gens voulaient par là me détourner des périls du mont Tœltzoul.

Après un repas préparé à la hâte et dévoré tout aussi vite

nous partîmes donc, Thomas, John et moi, pour le mont Glacier. Or voilà qu'au bout de moins d'un mille, je me sens défaillir et m'affaisse sur les épaules de mes compagnons étonnés. Ce que voyant, ceux-ci me supplient de renoncer à cette course m'offrant de la faire pour moi pourvu que je consente à leur confier mon baromètre de poche.

— Ce n'est rien, leur dis-je, c'est simplement l'effet de mon jeûne forcé. N'allez pas si vite et je vous suivrai bien.

Plus loin, même accident avec résultat identique. Après deux milles de descente du côté de la mer que nous savions à nos pieds sans la voir, par un sentier qui est souvent un véritable escalier, tandis qu'ailleurs il consiste uniquement dans le lit rocailleux de petits ruisseaux tapageurs, nous nous mîmes à remonter ce que nous prenions pour la base de la montagne qu'on nous avait indiquée ; car il ne faut pas oublier que, depuis notre entrée dans ces gorges sauvages, la pluie et les brouillards ne nous avaient pas abandonnés un seul instant.

Nous montons un peu au hasard sans rien voir à cinquante mètres devant nous. Nous franchissons sans broncher plus d'un mauvais pas en nous cramponnant aux roches et aux touffes de bruyère dont la montagne est tapissée. Impossible de nous perdre : nous n'avons qu'à nous diriger du côté de l'immense glacier suspendu aux flancs de la montagne et dont le torrent qui s'en échappe nous sert de point de repère, guidés que nous sommes par le bruit de ses flots sonores. Nous devons, paraît-il, longer ce glacier de très près, toute autre voie étant impraticable. Mais nous avons mal calculé la distance. Nous n'avons plus qu'une heure avant le coucher du soleil, et nous ne sommes probablement même pas à moitié chemin du sommet. De plus, Thomas, qui s'est porté en avant, déclare impossible la passe au ras du glacier qu'on nous avait indiquée comme le seul endroit praticable. Un mouflon pourrait à peine y passer, déclare-t-il.

Que faire ? Retourner à notre campement, suggèrent mes deux compagnons.

— Impossible, leur dis-je. Je n'y arriverais jamais de jour, et vous savez qu'un sauvage même ne saurait suivre le casse-cou qui nous a servi de sentier.

Il est donc résolu qu'un de mes Indiens retournera en toute hâte au campement et nous apportera quelques provisions le

lendemain matin, tandis que l'autre et moi passerons la nuit blottis comme nous pourrons au milieu des arbustes rabougris qui croissent au-dessous du point que nous venons d'atteindre. Ce qui est dit est fait. Pendant que John redescend la montagne à la course, Thomas et moi cherchons un gîte pour la nuit.

Une nuit dans les nuages, sans tente ni même de couverture et avec nos seuls habits d'été presque tout mouillés, voilà certes qui n'est pas ce qu'on appelle le confort. Ce l'est encore moins quand on est obligé, comme nous le fûmes alors, de passer la nuit sur une pente si abrupte que, pour ne pas dégringoler dans l'abîme, nous dûmes nous attacher par la poitrine à un petit pruche dont les quelques branches nous offrirent le seul maigre abri que nous pûmes trouver contre la pluie. Naturellement, nos moments de sommeil furent bien courts ; naturellement aussi, nous dûmes nous coucher sans souper sur notre mince couche de rameaux. Un seul repas dans l'espace de deux jours, alors même que vous avez à gravir une montagne très escarpée, voilà ce qu'on ne pourrait guère appeler de la gourmandise.

Le lendemain, John nous revenait d'assez bon matin. Après une très légère collation, nous partons de nouveau en quête du sommet dont les nuages persistent à nous cacher la présence. Cette fois nous tournons à droite et essayons d'une espèce de ravin aux parois granitiques que Thomas préfère à la rampe par trop raide que nous avons tentée hier. Or, voilà qu'arrivés à une certaine hauteur, ce dernier se cramponne convulsivement aux roches et déclare ne pouvoir aller plus loin : il est pris de vertige. Je lui permets de s'en retourner, et John et moi continuons à escalader le roc sans savoir où nous allons. Les nuages, toujours les nuages nous empêchent de rien voir. Au bout de quelques minutes, John cède lui aussi devant les difficultés et l'incertitude du résultat.

— Si du moins nous savions où nous allons, fait-il. Ne vaudrait-il pas mieux confier à Louis une entreprise si périlleuse pour des gens qui, comme nous, ne connaissent pas la montagne ?

Et nous voilà à dégringoler la rampe que nous avons gravie si péniblement. Tant de peine pour n'aboutir à rien ! Tant de chutes, de glissades, de contusions et de blessures pour aboutir à un pareil fiasco !

Au pied de la montagne, au milieu du brouillard et de la pluie, nous trouvons Louis et quelques-uns de ses compatriotes occupés à se préparer un abri. Ils ont tué aujourd'hui même un ours noir dont ils nous offrent un bon morceau. Ce qui me va encore mieux, c'est que le chef de la bande consent à escalader le mont Tœltzoul qui, dit-il maintenant, est réellement plus élevé que celui dont nous avons vainement tenté l'ascension. Il doit le savoir, puisqu'il est le seul sauvage vivant qui en ait atteint le sommet. Pour nous, qui sommes campés depuis près de trois jours dans son voisinage immédiat, nous n'avons pas encore même eu la chance de l'entrevoir. Les nuages, la pluie et le brouillard, voilà tout ce dont nous sommes gratifiés depuis notre arrivée. Lui-même, tout habile grimpeur qu'il est, attendra à demain, espérant que le temps se lèvera pour lui permettre de tenter une corvée si dangereuse,

Ce demain est devenu aujourd'hui et, au moment même où j'écris, il y a une heure qu'il est parti muni de mon baromètre portatif, avec John qui restera, paraît-il, à la base de la montagne proprement dite. Or, qu'on admire ici la paternelle sollicitude de la divine Providence à mon égard. A peine les deux Indiens sont-ils partis que le brouillard disparaît comme par enchantement, nous révélant le spectacle le plus sublime que j'aie jamais vu. Si le temps se fût levé une demi-heure plus tôt, je n'aurais pu m'empêcher, avec ma témérité habituelle, d'insister pour accompagner Louis sur la montagne où je me serais infailliblement tué.

Quoi qu'il en soit de son altitude, qui n'est peut-être pas très forte, il est certain qu'on ne pourrait guère désirer spectacle plus grandiose. Comme je voudrais avoir avec moi un appareil photographique ! En l'absence de cet instrument, j'ose essayer un croquis de la montagne. Mais comment rendre avec mon crayon ces mille aspérités de la pierre, ces plis et replis qui recèlent autant de torrents formant cascade, la blancheur immaculée de la neige qui recouvre les deux tiers de sa surface, ces glaciers verdâtres qui remplissent ses principales sinuosités et ce nuage aux contours fantastiques qui, après que le ciel a repris son azur des beaux jours, persiste à se cramponner au sommet de la montagne comme si une main invisible l'y retenait captif ? Encore faudrait-il, à la lentille du photographe, ajouter les services du phonographe pour pouvoir reproduire

Croquis du Mont St-Louis.

la scène actuelle au complet et rendre ces mille voix de la nature, échos des cascades et des torrents dont mon oreille est en ce moment charmée.

27 septembre. — Louis nous revint hier dans l'après-midi avec John qui fut tout épouvanté à la seule vue du pic à escalader. Mon baromètre indiquait une altitude de 8150 pieds (2478 mètres). Ne pas oublier qu'un des côtés de la montagne plonge dans les flots de l'Océan. Ils nous rapportèrent une marmotte qu'ils avaient tirée, et regrettaient de n'avoir pas eu le temps de donner la chasse à un mouton sauvage qu'ils avaient aperçu sur les flancs de la montagne laquelle, pour les Blancs, sera désormais le mont Saint-Louis.

Pendant ce temps, je remplaçais moi-même l'ascension que mon bon ange m'avait défendue par une petite inspection de caractère moins périlleux. Remontant le col dans la direction du lac Émeraude, j'en avais atteint le point culminant et j'avais constaté qu'il ne dépassait pas 3600 pieds d'altitude (1094 mètres). De là, la vue plonge jusqu'au delà du bras de mer qui semble s'avancer au pied de notre campement, bien qu'une journée de marche nous en sépare encore. Deux rangées de montagnes tombant presque à pic dans l'eau salée encadrent ses rives et l'enserrent comme dans un étau. C'est le prolongement des remparts qui bordent la passe, laquelle, considérée de la hauteur où je me trouve, m'apparaît comme une immense trouée entre deux murailles gigantesques A la vue de pareille gorge, la pensée se reporte instinctivement aux temps héroïques et l'on s'écrie involontairement : Roncevaux !

Ce matin, nous avons définitivement quitté notre campement. Le cœur était à la joie : le but de notre excursion était atteint Aussi pas de larmes dans nos adieux à la mer et, légers comme des gazelles en redescendant sur la bruyère les gorges où nous nous étions faufilés, nous sommes vite revenus au lac Émeraude sur lequel nous avons fait une dizaine de milles avant de camper.

28 septembre. — Le lac est calme comme glace, ce qui nous permet d'atteindre bientôt son débouché le long duquel nous avons souvent moins à ramer qu'à retenir notre canot. John se tient à la proue et, l'œil aux aguets, il aide à Thomas qui nous sert de capitaine et lui signale de temps en temps les écueils à éviter, les mauvais courants et les remous à contourner. Mal-

gré nos précautions, un petit accident a pourtant failli devenir sérieux. Au détour d'un coude de la rivière, la violence du courant a jeté une bonne moitié de notre embarcation, proue en l'air, sur un tas de bois charrié. Il ne s'en est fallu que de quelques centimètres que l'eau, très profonde en cet endroit, n'entrât par la poupe et n'engloutît fret et passagers.

Nous voici maintenant de retour à notre ancien campement, non loin du confluent de la rivière Bleue avec la Dawson. Nous avons retrouvé nos anciennes connaissances, la viande et la peau de l'ours gris, dans la cache où nous les avions laissées.

29 septembre. — Force de rames aujourd'hui ; nous voulons aller loin. Remontant la rivière Dawson, nous allons compléter l'exploration commencée il y a quatre ans. Avant d'entrer dans le lac de ce nom, prenons connaissance de cette inscription qui s'étale, tout près de l'eau, sur l'aubier d'un pin. Ce sont des caractères syllabiques [1] tracés au charbon : ne serait-ce point une lettre à notre adresse ? Voyons.

« Pour les gens de Natléh.

« Voilà que les Américains que je conduis veulent me manger. Au cas que vous ne me revoyez plus, sachez que ce sont ces Blancs qui m'ont mangé. Ce sont de vilaines gens.

« Daniel sa parole. »

Et tout mon équipage d'éclater de rire aux dépens de mon Daniel, dit Paspo, pauvre hère du Fond du Lac qui n'a pas inventé la poudre et qui n'a jamais passé pour un foudre de guerre. Mes compagnons me rappellent alors qu'il pilotait l'année dernière trois Américains en quête du précieux métal. Ils franchirent, paraît-il, le lac Dawson dans toute sa longueur, et, au lieu de l'or qu'ils cherchaient, ils trouvèrent la faim à laquelle ils ne s'attendaient point. Leurs vivres s'étant épuisés, ils auraient menacé, dit-on, d'essayer leurs dents sur le lard de notre Paspo, auquel, naturellement, la proposition ne souriait guère. D'où l'avis au public que nous avons sous les yeux.

Mais voici le lac Dawson, de terrible mémoire. Il est toujours

[1] Nos sauvages lisent et écrivent leur langue, avec une merveilleuse facilité, au moyen de caractères syllabiques récemment inventés et qu'ils apprennent sans avoir aucune école régulière.

le même : traître et de mauvaise humeur. Ses vagues s'élèvent à une hauteur effrayante et menacent de nous engloutir. De fait, l'unique occupation d'un des membres de mon équipage est de vider l'eau que notre frêle esquif reçoit par-dessus bord. Personne ne se plaint d'être trop sec ce soir, et le souvenir des vagues écumantes qui sont mainte fois venues se briser contre nos visages, qui ont emporté sans façon le chapeau de l'un et forcé les autres à se secouer comme des canards nous fait remercier la divine Providence de ce qu'aucun désagrément plus sérieux ne nous soit arrivé.

Nous comptions rencontrer un parti de chasseurs à notre présent campement sur la rive sud du lac. Il n'y a personne.

30 septembre. — Nous avons commencé notre journée par faire le portage de notre antique canot afin de gagner les bords du lac Morice. C'est une opération assez fatigante et qui consiste à traîner le canot au travers de l'isthme qui sépare les deux pièces d'eau. Les canots d'écorce seuls se *portent;* nos *dug-outs* sont beaucoup trop pesants pour ce genre de transport. Une espèce de cheville qui bouchait le trou d'un nœud évidé se détache de la cale au simple toucher. Si cet accident nous était arrivé alors que nous étions ballottés par les vagues furieuses du lac Dawson !

Vers midi, nous nous engageons dans l'étroite baie Saint-Thomas, sur le lac Morice et, une fois entrés dans la partie de cette grande pièce d'eau qui donne sur l'Ouest, nous renonçons à traverser au Sud. Le vent est si violent qu'après avoir suivi longtemps des baies plus ou moins abritées, nous essayons vainement de doubler un cap. L'onde, furieuse de notre audace, nous fait reculer plus que nous n'avons pu avancer et, en fin de compte, nous devons nous avouer vaincus et revenir aborder sur le sable d'une gentille petite baie, où nous préparons le campement, malgré l'heure peu avancée. Du reste, c'est demain dimanche, et puis nous méritons bien quelque repos.

Dimanche 1er octobre. — Nous avons passé la majeure partie de la journée à prier, chanter et deviser de nos plans pour cette semaine. Vers le soir j'ai gravi, à une faible distance, un mamelon formant promontoire, d'où j'ai esquissé la grande branche que le lac projette dans l'Ouest. Quel splendide paysage ! Même la Suisse en serait fière ! Ce ne sont que monta-

gnes partiellement couvertes de neiges persistantes et de verts glaciers dans lesquels se mire le soleil couchant.

2 octobre. — Nous profitons, de bon matin, d'un moment d'accalmie relative pour traverser ce terrible point d'intersection qui va nous permettre de gagner, au Sud-Est, la partie principale du lac Morice. Nous revoyons la fameuse Ile aux Ours et nous constatons qu'elle a au moins 12 kilomètres de longueur et qu'une autre île, de dimensions un peu moindres, lui sert de compagne. La journée s'est passée à faire de la géographie pratique, à relever les îles et les baies du lac, ses principaux affluents et les montagnes qui l'enserrent, sans compter les glaciers qui l'alimentent. Au travers de l'Ile aux Ours, le lac a dix milles de large (16 km.), peut-être douze (19 km.) et au point où nous rebroussons chemin, ma sonde accuse une profondeur de 780 pieds (237 m.). C'est le lac le plus important de la Colombie Britannique. Là encore nous avons été déçus dans notre espoir de rencontrer une bande d'Indiens qui ont levé la tente juste avant notre passage.

3 octobre. — Sur le point de dire définitivement adieu au lac Morice, je profite du temps qui nous reste pour dresser, de sa partie septentrionale, une carte aussi exacte que mes instruments le permettent. Ce lac a ceci de particulier qu'il s'étend dans presque toutes les directions, en sorte que, favorisés un instant d'un temps passable, nous sommes assaillis, au détour d'un cap, par un terrible vent contraire. Une grosse vague s'abat sur moi et nous force à aborder aussitôt que possible pour ne pas sombrer. L'eau du canot une fois vidée, nous nous remettons en route et, sous l'impulsion d'un bon vent dû au changement de direction de notre itinéraire, nous gagnons rapidement la baie Saint-Thomas.

Au détroit qui en forme l'entrée, nous sommes salués par les aboiements d'un chien. Comme cet animal est ici, autant qu'en Europe, le fidèle ami de l'homme, nous allons aux informations. C'est mon Martin-Pêcheur qui, caché par de longues enfilades de venaison séchant devant le feu, garde le campement. Deux autres chasseurs sont partis pour une petite course dans la forêt. Leur absence les a empêchés de tirer deux caribous qui, ce matin même, ont traversé le détroit au nez du vieux bonhomme dont les yeux ne lui permettent plus de se servir du fusil avec avantage.

Il nous charge de viande de castor, de caribou et de porc-épic. Quant à ma Révérence, c'est la queue de ce dernier animal qui m'est réservée, honneur dont je me montre naturellement fier. En retour de cette bienheureuse queue, le bon vieux me demande le baptême. Un peu de catéchisme m'irait tout aussi bien. Nous en reparlerons.

A partir de la baie Saint-Thomas, nous refaisons en sens inverse le portage d'il y a trois jours, puis campons de nouveau sur la plage du lac Dawson.

7 octobre. — Encore une coupure dans mon journal. Nous voici sur les bords d'un petit lac, arrêtés par la neige qui a succédé à la pluie de la nuit dernière. Néanmoins, nous ne pouvons pas nous plaindre ; jusqu'ici, la saison a été d'une clémence exceptionnelle à cause, sans doute, de la longueur démesurée de l'hiver dernier.

Rien de bien important dans la chronique de ces quatre derniers jours. A partir du lac Dawson, nous sommes simplement revenus sur nos pas jusqu'à la baie aux Outardes sur le lac Cambie, tuant, ou le plus souvent manquant perdrix et canards, tandis que des bandes d'oies sauvages s'enfuyaient à notre approche en poussant mille cris discordants.

Ayant maintenant traversé le lac Cambie d'une extrémité à l'autre, nous lui donnons une largeur de 46 milles (74 kilomètres). Il s'écoule par un cours d'eau qui, à sa sortie, se divise en plusieurs bras en formant plusieurs îles, et qui est si lent que nous en sommes à nous demander si ce n'est pas une simple continuation du lac plutôt qu'une rivière, lorsque tout à coup le voilà qui semble se réveiller, qui prend le galop, qui se précipite dans une course effrénée et manque de nous lancer sur les roches qu'il recèle dans son sein et qui donnent lieu à deux rapides des plus mouvementés.

Puis vient un autre lac, cette fois étroit et peu profond, que, pour cette raison, je nomme le lac Plat. Nous voici campés sur ses bords en attendant que le ciel se soit débarrassé de la neige qu'il nous envoie en énormes flocons.

Nous ne devons pas être à plus d'une demi-journée de l'extrémité du lac Huard où nous trouverons Allen, de Natléh, avec mon cheval et les deux bêtes de somme qui m'ont été prêtées pour le transport de nos bagages. Nous nous proposons de passer la journée de demain au débarcadère, avant de repren-

dre par terre la voie du lac Fraser, trajet que je n'ai jamais effectué.

Dimanche 8 octobre. — Hier, vers une heure de l'après-midi, la neige cessa enfin de tomber. Ce fut pour nous le signal du départ. Sans être bien pressés, puisque les provisions ne nous manquaient point, nous tenions cependant à ne pas trop impatienter Allen auquel nous avions fixé le 3 courant comme date probable de notre arrivée au débarcadère.

Or voici que, sur une île à l'extrémité du lac Plat, un sapin récemment dépouillé de son écorce frappe notre attention. Nous dirigeant de son côté, nous nous assurons de ce que nous avions déjà deviné à distance. C'est réellement une lettre à notre adresse écrite au charbon, toujours en caractères syllabiques. En voici la traduction :

« 3 octobre 1899.

« Pour le P. Morice et ses compagnons.

« Si vous êtes encore en vie, pressez-vous. Nous ne pouvons attendre plus longtemps, vu que nous sommes menacés de la famine. Nous allons tous les deux retourner ce soir au débarcadère et nous nous en irons demain. Impossible de faire autrement.

« Un grand bonjour au P. Morice.

« Allen sa parole. »

C'était hier le 7 octobre, c'est-à-dire que si Allen et ses compagnons ont tenu parole, il y a déjà trois jours qu'ils ont repris le chemin du lac Fraser. Et les chevaux ? Resteront-ils près du lac sans gardiens ? Et sans chevaux, qu'allons-nous faire avec nos bagages ? La seule peau de l'ours pèse au moins quinze livres [1] (6 kilos). Mus par l'inquiétude née de ces réflexions peu rassurantes, nous oublions nos fatigues et filons bon train.

Entre les lacs Plat et Huard, nous trouvons, au lieu de la rivière à laquelle nous nous attendions, un véritable labyrinthe d'îles et d'îlots formés par d'innombrables chenaux qui se croisent et s'entrecroisent pendant l'espace d'au moins

[1] La balance du Fort-Fraser accusa plus tard un poids de 17 livres anglaises (6 kilos 345 grammes).

quatre kilomètres jusqu'au lac Huard, où une bande d'oies nous offre une fois de plus l'occasion de brûler inutilement quelques cartouches. Évidemment, à une époque où leur niveau était plus élevé, ces trois pièces d'eau et leur vallée (lacs Cambie, Plat et Huard) ne formaient qu'un grand lac. Peu après le coucher du soleil, nous abordons au débarcadère. D'Allen, point. De chevaux, pas davantage. En leur place, une nouvelle inscription sur le tronc d'un arbre qui nous répète la même chanson à propos de l'impossibilité d'attendre plus longtemps et de la faim qui force à s'en retourner. Comme fiche de consolation, on nous apprend que les chevaux ont été laissés à une assez faible distance, là où l'herbe est encore, paraît-il, assez alléchante pour les empêcher de se disperser dans le bois d'ici à quelque temps. Il semble qu'Allen est plus véridique que patient, car hier soir nous avons cru entendre dans le lointain la clochette de Pinto, l'un des chevaux que m'ont prêtés les sauvages.

Et pourtant, bien que le soleil du dimanche 8 octobre soit près de se coucher, Thomas et John, qui sont partis à leur recherche ce matin même, ne sont pas encore de retour. Espérons qu'il ne reviendront pas au campement sans les avoir trouvés.

9 octobre. — Nous voici de nouveau sur les bords du lac Sainte-Marie que nous avons gagné cette fois en prenant un raccourci d'une bonne journée du Sud au Nord. J'ai honte d'avouer que notre principal souci, du lever du soleil à son coucher, fut, hier, la recherche de nos animaux disparus, occupation peu en rapport avec la sainteté du jour, mais inévitable dans les circonstances actuelles.

Nous avons chevauché aujourd'hui dans une forêt où, par extraordinaire, les peupliers-trembles dominent sur les conifères et pris notre lunch sur les bords d'une belle pièce d'eau agitée par la tempête et qui fut, quelques années avant l'arrivée du prêtre dans ce pays, le théâtre d'une de ces scènes révoltantes qui n'étaient alors que trop communes. Plusieurs Indiens, campés auprès des rives de ce lac, furent massacrés par une bande d'autres sauvages venus du Sud afin de venger la mort d'un des leurs sur des gens qui ne l'avaient même pas connu. Une femme et des enfants ne furent pas même épargnés dans ce massacre. Pour effacer le stigmate de si sanglants sou-

venirs, j'ai donné au lac le nom de Lucas, porté jusqu'ici par une aimable bienfaitrice de mon pays.

Ici, sur les bords du lac Sainte-Marie, nous nous trouvons campés avec deux familles indigènes qui reviennent du lac Fraser où elles ont maintenant fini leur pêche au saumon. Le temps est froid et neigeux, l'eau gèle dans le vase tout près du feu.

11 octobre. — Ces deux dernières journées ont été remarquables par un froid qui nous a fait penser avec gratitude aux quatre semaines d'assez beau temps qui l'ont précédé. Tous les cours d'eau et les petits lacs sont gelés, et nos chevaux doivent les traverser sur la glace vive et glissante. Avec une pareille température, ce ne sont pas ceux qui cheminent à pied qui sont à plaindre. Aussi notre premier soin, en arrivant à Natléh, a-t-il été de nous placer autour du feu pour nous dégeler un peu. Tous les indigènes veulent entendre le récit de nos exploits : impossible d'en écrire plus long.

13 octobre. — *Home again!* Me voici de nouveau au lac Stuart. Adieu, montagnes de la côte, rivières aux eaux limpides, lacs azurés et glaciers émeraude, vous n'êtes plus désormais pour moi qu'un souvenir ! Le géographe vous verra-t-il un jour sans sortir de son cabinet bien chaud ? Il y a des cartographes en France et ailleurs ; peut-être s'occuperont-ils de vous *in tempore opportuno.*

OFFICE DE CARTOGRAPHIE Mcs BOREL & Cie NEUCHÂTEL (SUISSE)